



- La chronique de Lise Bissonnette Page B 3
- Musique Page B 3
- Cinéma Page B 4
- Théâtre Page B 6
- Sur scène Page B 6
- Disques classiques Page B 7
- Danse Page B 7
- Vitrine du disque Page B 8
- Jazz et blues B 8
- Télévision B 9
- À Québec B 9
- Arts visuels Page B 10
- Formes Page B 12

CINÉMA



Le musée de l'an 2000

Depuis le temps qu'elle rêvait d'embellir, d'agrandir, d'avoir des locaux adaptés à l'ampleur de ses collections, la Cinémathèque québécoise achève de faire peau neuve. Dès février prochain, elle mariera conservation de documents passés et images du futur. Il y a de l'excitation dans l'air.

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Boulevard de Maisonneuve, l'endroit est un pur chantier où la mémoire a du mal à faire la part du site ancien et des ajouts actuels; entre le futur qui se dessine et l'inachevé qui nous entoure, la Cinémathèque québécoise, après 16 mois de travaux, est une ample structure en métamorphose qui court vers un avenir meilleur. Le projet d'expansion, dont rêvait déjà son équipe il y dix ans pour rendre les collections filmiques, photographiques et archivistiques accessibles au public en créant une sorte de musée du cinéma, après avoir été repoussé dans ses échéances, menacé dans sa survie, rétréci dans ses ambitions, modifié pour y intégrer la télévision, la vidéo et les nouvelles technologies, va finalement voir le jour en février 1997. Pour l'heure, on s'y déplace coiffé d'un casque protecteur. Avec un peu d'imagination, les aires nues s'habillent et les écrans s'animent.

Coût de l'opération: seize millions injectés par les trois paliers de gouvernement. La Cinémathèque accueillait bon an mal an 45 000 spectateurs, elle espère en atteindre désormais plus de 100 000. De locataire, la voici propriétaire. 80 000 pi², toutes surfaces incluses. Finis les locaux étroits, les expositions raboulinées dans un maigrelet hall d'entrée, les archives dispersées.

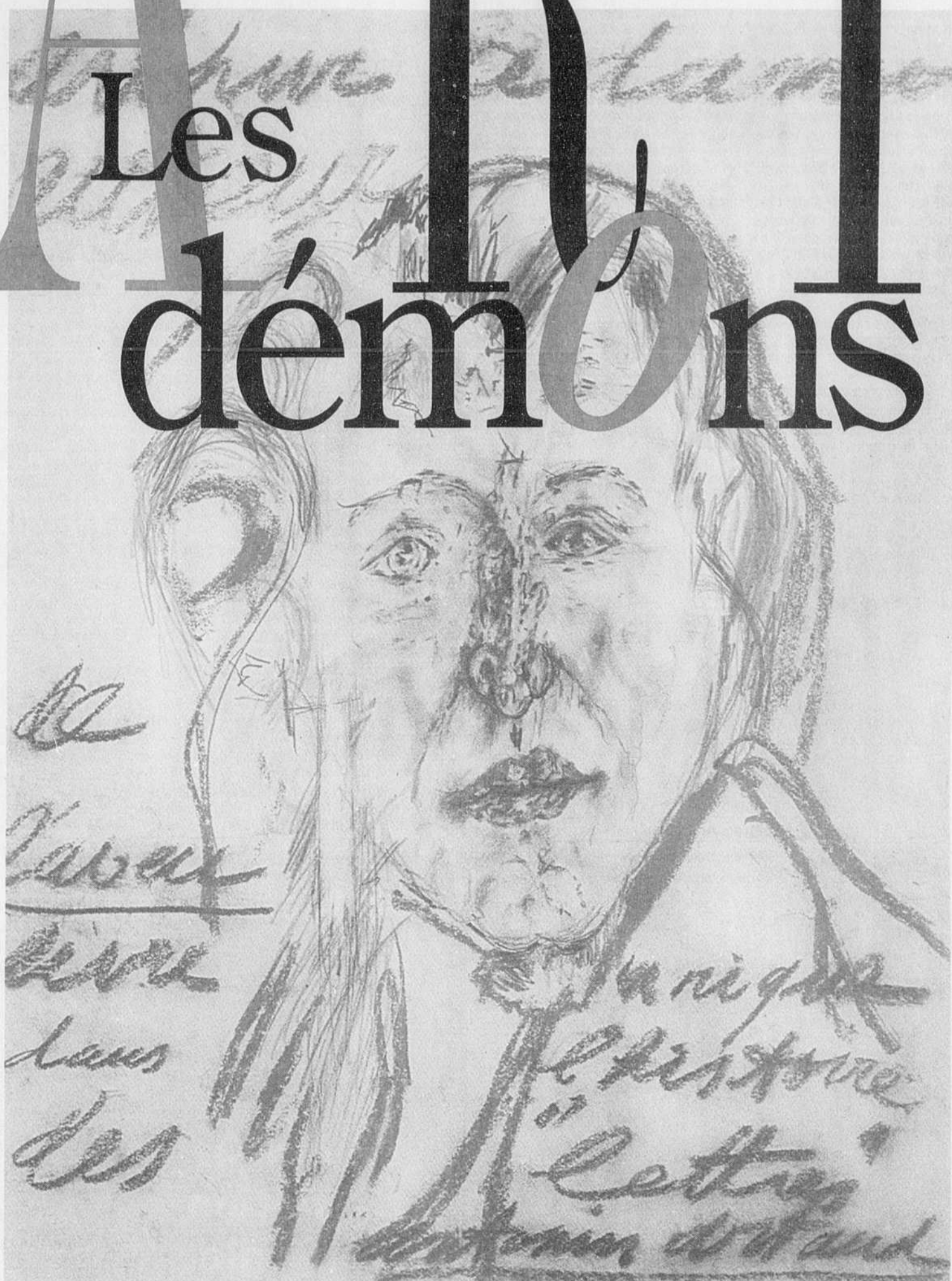
«La nouvelle Cinémathèque, je vais la découvrir en même temps que les autres», lance Charles Daudelin, le directeur à la conservation, en précisant que le nouveau concept aura un côté expérimental et que même si les grandes activités sont planifiées trois ans d'avance, un ajustement se fera sur le tas, à renfort de découvertes. Pour lui, tous les aspects du travail collectif (trente années de précieuse cueillette) sont enfin à la veille d'être réunis dans un même lieu.

Il y a quatre ans encore, les administrateurs projetaient pourtant de créer un musée des images en mouvement avec de plus grandes aires d'exposition (au coût de 36 millions). Il fallut ajuster le tout à l'échelle mont-réalaise, voir un peu moins grand, miser sur le réalisme. Mais ici, tout le monde se dit content au bout du compte.

VOIR PAGE B 2: AN 2000

LES ARTS

Les démons



Antonin Artaud, *Portrait de Arthur Adamov*, 1946

SOURCE: THE MUSEUM OF MODERN ART

Le Museum of Modern Art de New York présente 70 dessins et manuscrits d'Antonin Artaud jusqu'au 7 janvier

d'Artaud

L'expression des démons intérieurs de certains artistes jalonne les histoires de la littérature et de la peinture. On qualifie fréquemment les auteurs de ces œuvres de génies fous ou de fous géniaux. Antonin Artaud était certainement l'un d'entre eux.

MAURICE TOURIGNY
CORRESPONDANT À NEW YORK

Le cri de douleur et l'appel au secours, le glissement vers la folie et la dérive des écorchés vifs ont donné des œuvres d'une rare force, d'une clarté franche bien que souvent propulsées par la métaphore et le délire. Ainsi, le seul nom d'Artaud évoque à la fois son beau visage de prophète émacié, ses textes emportés, la tragédie de son talent avalé par la maladie mentale, son influence auprès de la génération qui l'a suivi. Pourtant, sur ce continent du moins, ses dessins et son œuvre plastique demeurent presque inconnus.

C'est la situation que corrige l'exposition de près de 70 dessins et manuscrits d'Antonin Artaud au MOMA de

New York, en cours jusqu'au 7 janvier. La collection encore jamais vue en Amérique est réunie par la conservatrice Margit Rowell avec la collaboration du Centre George-Pompidou de Paris. En ces temps d'expositions monstres, il faut saluer l'extraordinaire travail de Rowell qui offre une collection de taille restreinte mais dotée d'une acuité saisissante.

Mauvais sorts

Les dessins et œuvres sur papier rassemblés ici datent tous de 1937 à 1948, années d'internement et de traitement psychiatriques d'Artaud.

Antonin Artaud est né à Marseille d'une famille ultracatholique. Après une attaque de méningite infantile qui le laisse fragile et nerveux, Artaud passe une adolescence difficile parsemée de séjours de repos durant lesquels lui sont administrés des calmants dérivés de l'opium, début de sa dépendance aux drogues. Il déménage à Paris en 1920 pour poursuivre une carrière d'acteur et d'écrivain. Il s'engage dans le mouvement surréaliste et devient l'ami de Miro, de Bataille et d'André Masson. Il signe ses deux manifestes sur le Théâtre de la Cruauté.

VOIR PAGE B 2: ARTAUD

LE NOUVEL ENSEMBLE MODERNE
EN RÉSIDENCE À L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

BANQUE LAURENTIENNE
Commanditaire officiel

forum 96

3^e Forum international des jeunes compositeurs

Sept univers à travers sept jeunes créateurs

PORTRAITS
CONFÉRENCES
RÉPÉTITIONS PUBLIQUES
TABLE RONDE
CONCERTS

À LA FACULTÉ DE MUSIQUE DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

Le Nouvel Ensemble Moderne sous la direction artistique de Lorraine Vaillancourt

présente du 5 au 30 novembre 1996

Concerts à 20 heures
Salle Claude-Champagne Outremont (métro É.-Montpetit)

Dépliant de saison Renseignements Abonnement 514-343-5969

LES ARTS

ARTAUD

Le dénudation de soi pour atteindre l'autre

SUITE DE LA PAGE B 1

En 1936, Artaud se rend au Mexique à la recherche de la culture des Tarahumara et curieux des habitudes de consommation de mescaline. Après le Mexique, l'Irlande où isolé, unilingue et sans drogues, Artaud voit son équilibre fragile sérieusement menacé.

Dès son retour à Paris en 1937, (il a alors 41 ans) Artaud est interné. Cette longue chaîne de cliniques et d'hôpitaux, de médicaments et de chocs électriques, ne se terminera qu'avec sa mort en 1948, victime d'un cancer irréversible.

Les premiers éléments de l'exposition sont des lettres d'Artaud à certains alors qu'il séjourne en Irlande. Ces lettres sont percées, savamment brûlées; elles contiennent des signes, des hiéroglyphes et des marques diverses; Artaud les appelle des «sorts» comme dans «jeter un sort». Artaud s'attaque au papier, le mutile dans ce qu'on peut imaginer être des accès de douleur ou de colère, de violence envers son propre produit, les mots, et ce qui les abritent, la feuille. Il envoie même un «sort» à Hitler qu'il dit avoir rencontré à Berlin dans un café. Artaud croit à l'effet magique de ses mises; il écrit en 1947: «Le but de toutes ces figures dessinées [...] était un exorcisme de malédiction, une vitupération corporelle [...], une condamnation du

monde psychique incrusté comme un morpion sur le physique [...] Et les figures [...] étaient des sorts que je brûlais avec une allumette après les avoir aussi méticuleusement dessinées.»

Une éloquence violente

La deuxième partie de la collection est composée de dessins exécutés entre janvier 1945 et mai 1946 à Rodez, une institution psychiatrique. L'intensité des œuvres nous prend d'assaut. Les titres des croquis sur papier en disent long: *La Potence du gouffre*, *La Maladresse sexuelle de dieu*, *L'Exécration du Père-Mère*, *La Pendue*, etc. Les dessins sont presque tous de format égal 63 cm sur 48 cm et effectués à la plombagine et au crayon de cire. La constante présence de mots et du titre de chaque œuvre dans le dessin même témoigne du souci littéraire et du débordement impulsif de l'auteur.

Tous ces dessins fragmentés, pleins, nous proposent des images du corps, des gibets, des squelettes et des totems. La surabondance de références à la sexualité et à la douleur, à la torture et à la mort établit vite les thèmes. De composition chargée, accumulant les signes et symboles, ou dépeupillés et peuplés de petits personnages-allumettes, les dessins d'Artaud sont d'une éloquence violente et ne laissent aucun répit au spectateur — ne ressemblent-ils pas parfois à certains griffonnages de nos trop longues conversations télé-

phoniques? Ne deviennent-ils pas une main plongée dans notre propre inconscient, brassant notre pot-au-feu d'émotions et de pulsions étranges?

Le pouvoir des dessins d'Artaud en surprendra plusieurs qui se laisseront aller au jeu de l'artiste, le dénudation de soi pour atteindre l'autre.

La dernière section de l'exposition est réservée aux portraits que signe Artaud de juin 1946 à mars 1948. Portraits d'amis, de connaissances et autopotraits qui révèlent le talent du dessinateur et qui lui laissent croire pendant un temps qu'il pourrait gagner sa vie comme portraitiste. Ces visages rappellent parfois le style de Matisse, d'autres tiennent davantage de la caricature; plusieurs d'entre eux contiennent des mots, tous sont à la plombagine.

«Le visage humain affiche en effet une espèce de mort perpétuelle; c'est au peintre justement de le sauver en lui rendant ses propres traits. Depuis mille et mille ans en effet que le visage humain parle et respire on a comme l'impression qu'il n'a pas encore commencé à dire ce qu'il est et ce qu'il sait...» écrivait Artaud en juin 1947.

L'exposition est l'occasion de divers événements célébrant Artaud dont une causerie de Jean Baudrillard ce samedi 16 novembre et une conférence de Julia Kristeva intitulée *Artaud: Psychose et Révolte* le 20 novembre au Drawing Center, 35 Wooster Street, à Soho.



CHRISTIAN GUAY, LE DEVOIR

Charles-Mathieu Brunelle rêve déjà à la future Cinémathèque, au milieu du chantier.

AN 2000

Réconcilier les anciens et les modernes

SUITE DE LA PAGE B 1

Même en chantier, l'ensemble impressionne: une aire d'accueil ouverte, bientôt équipée d'un grand écran électronique, une verrière qui réfléchira des images perceptibles de la rue, deux salles d'exposition, l'une destinée aux expositions permanentes, l'autre aux temporaires, une salle Claude-Jutra rénovée (héritant entre autres d'un meilleur équipement sonore). Sans parler de la Médiathèque, centre de documentation qui accueillera 45 personnes au lieu de 18, avec salon de lecture, d'écoute, de visionnement et zone de consultation aménagée. Ajoutez dans le projet d'ensemble une boutique pour écouler des produits dérivés à la gloire du cinéma, un café pour la parole, un jardin paysager.

La Cinémathèque ne se contente pas de doubler sa surface, son angle de vision s'agrandit. Depuis trente années consacrée à la conservation du film et donc tournée par vocation vers le passé, elle veut tendre une sorte de pont sur l'avenir avec nouvelles images en co-vedettes. En sous-ligne, on comprend que les tenants purs et durs de la conservation filmique et ceux qui désiraient s'ouvrir plus largement aux nouvelles technologies ont dû avoir quelques discussions viriles, et accepter des compromis. Voici que la nouvelle Cinémathèque entend réconcilier les anciens et les modernes.

«C'est comme un musée de l'an 2000», explique Charles-Mathieu Brunelle, directeur à la gestion de la Cinémathèque. *On sera à la fois consacré au passé et ouvert sur le futur.* La Cinémathèque prévoit être de plus en plus un lieu de convergence. Déjà accolée aux bureaux de l'ONF et à sa Cinérobotique, à proximité de l'UQAM, désormais à deux pas du futur complexe de vingt salles de France Film, la nouvelle Cinémathèque louera aussi des locaux à l'INIS, l'école de cinéma, ainsi qu'à d'autres organismes voués à la vidéo et aux nouvelles images.

«On n'est plus à l'époque des projets solitaires», précise Charles-Mathieu Brunelle. *Il faut rebâtir une métropole économiquement fragile en se mettant à plusieurs, en multipliant les ressources dans un développement organique.* La Cinémathèque ne fera pas cavalier seul. Elle va s'appuyer aussi sur des institutions satellites.»

En plus de ses 30 000 films, les archives de la Cinémathèque ont accumulé 300 000 photos, 25 000 affiches, mais qui les voyait? Désormais, non seulement le site pourra exposer davantage d'artefacts, mais les documents deviendront accessibles sur réseau Internet, sur images numériques, en même temps que les références aux articles de journaux, de revues de cinéma, histoire de faciliter le travail des chercheurs.

La télévision, qui était le cousin humble du film à la Cinémathèque, prend de l'envergure. En plus d'avoir désormais ses moniteurs et une salle de projection électronique, la culture du petit écran nourrit (modestement) les collections de l'institution, avec accents sur certains secteurs où se manifeste l'urgence de la conservation, le téléroman québécois notamment. Radio-Canada a déposé par exemple 23 000 émissions, extirpées du temps où elles étaient tournées en 16 mm. D'autres archives télévisuelles étaient engrangées, de nouveaux acquis se rajouteront, sans que la Cinémathèque ne vise l'expansion monstre dans le domaine.

Bref, cette nouvelle Cinémathèque entend se transformer en centre vital de l'audiovisuel passé et futur, en se collant aussi aux événements d'actualité. Lieu de rencontre, de recherche, de projection, elle sera aussi le cadre d'événements ponctuels, marquant le coup de sorties d'émissions ou de films, rassemblant le public pour écouter sur écran électronique des fêtes de cinéma comme la soirée des Oscars, etc. Centralisation, convivialité, rayonnement, visibilité. On tient tous ces discours dans les couloirs glacials du chantier de la Cinémathèque nouvelle. Il y a de l'enthousiasme dans l'air et des volontés d'ouverture. De quoi donner vraiment hâte à la matérialisation de tout ça. Rendez-vous l'hiver prochain.

ESPACE GO présente avec la collaboration d'Air Transat

Albertine, en cinq temps de Michel Tremblay

Mise en scène de Martine Beaulne

Sophie CLÉMENT



4 nominations à La Soirée des Masques

- Masque du Public Loto-Québec
- Masque Production de Montréal
- Masque Mise en scène
- Masque d'Interprétation féminine

Nomination du Grand Prix du Conseil des Arts de la CUM

Andrée LACHAPELLE



Élise GUILBAULT

Monique MERCURE



Macha LIMONCHIK



Guylaine TREMBLAY

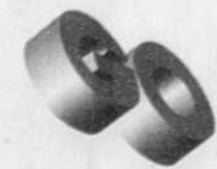


1345 avenue Lalonde, Montréal entre Panet et Visitation, au sud d'Ontario Métro Beaudry

En reprise à Montréal à l'Usine C du 4 au 15 mars 1997 521-4493 ou 790-1245

Tournée nationale du 18 mars au 17 mai 1997

En vente maintenant



s'associe à la réalisation de la saison 96-97 du Théâtre ESPACE GO.



ORCHESTRE MÉTROPOLITAIN

JOSEPH RESCIGNO

Le plaisir L'émotion L'énergie

3 Héroïsme et patriotisme

Weber Ouverture d'Obéron
Sibelius Concerto pour violon et orchestre, en ré mineur
Beethoven Symphonie no 3, "Sinfonia Eroica"
Soliste: Denise Lupien, violon

Le mercredi 27 novembre 1996 20 h 00

Une présentation de KPMG

4 Célébration

Bach Concerto pour violon, hautbois et cordes
Mozart Symphonie no 35, "Haffner" Exultate, jubilate
Dvorak Symphonie no 8, en sol majeur
Solistes: Hélène Fortin, soprano Lise Beauchamp, hautbois Denise Lupien, violon

Le lundi 16 décembre 1996 20 h 00

Une présentation de BANQUE NATIONALE

Théâtre Maisonneuve Place des Arts

Billets: 30 \$, 20 \$, 15 \$ - Étudiants: demi-tarif sur présentation de la carte Billets en vente à la PdA / 514 842-2112 et Réseau Admission / 514 790-1245 Redevance et frais de service.

Orchestre Métropolitain Votre orchestre Renseignements 598.0870

LES ARTS

L'esprit des clochers

Aux informations régionales diffusées à Québec, le vendredi 8 novembre, quelques secondes d'images résumaient mille maux de notre patrimoine. En trois sections, le clocher d'une église datant de 1930 gisait au sol. On l'avait démantelé la veille parce qu'il chambranlait et que le récent accident du funiculaire incitait à la prudence, pour la protection des passants. On s'appropriait à le remplacer par une minuscule structure haute de deux mètres, un de ces chapeaux décoratifs comme on en retrouve sur tant d'immeubles commerciaux qui cherchent à maquiller leur platitude, à peine de quoi abriter une clochette, me semblait-il. Son style n'avait aucun rapport avec celui du temple mais l'argent avait parlé plus fort que l'esthétique: il aurait fallu près de 300 000 \$ pour refaire la flèche originale, il en coûtait moins du tiers pour boucher le trou n'importe comment.



Lise Bissonnette

Toutes nos misères étaient donc rassemblées. L'usure des églises et les carences de leur entretien, l'austérité budgétaire, l'intérêt mitigé pour la sauvegarde des biens patrimoniaux, et même la piètre qualité de la formation de nos architectes (malgré le flot de discours intelligents qui sortent de nos facultés, il faut bien que les faiseurs de chapeaux décoratifs et autres ridicules colonnades qui affligent nos villes et nos campagnes aient obtenu leur diplôme quelque part). Tous les jours ou presque, au Qué-

bec qui joue pourtant de ses atouts historiques pour se proposer aux touristes quand ce n'est pour promouvoir sa «distinction» politique, des bouts de patrimoine disparaissent ainsi, dans l'indifférence ou la résignation.

À quelques minutes de cette paroisse endeuillée, le même jour, se réunissaient une centaine de membres québécois et canadiens du Conseil international des monuments et des sites (ICOMOS-Canada), des professionnels de la conservation et de la mise en valeur du patrimoine. Eux dont les congrès portent habituellement sur les modes et moyens de préserver monuments et sites étaient forcés de plancher plutôt sur leur «nouvelle réalité», celle des compressions budgétaires, d'un regain de tiédeur chez des gouvernements qu'ils croyaient pourtant avoir «éduqué» pour de bon au cours des dernières décennies, de l'assouplissement du public et des médias qui n'en ont plus que pour le déficit et qui traitent ces questions comme des luxes d'une époque révolue.

Comme beaucoup de milieux culturels, celui-ci est saisi de détresse plutôt que d'amertume. Quand on voit l'État raclez les sous des assistés sociaux, il est gênant de réclamer de lourds crédits au nom de la beauté des choses. Mais même en cherchant à faire de la mauvaise fortune une bonne conseillère, comme beaucoup le suggèrent, les voies de solution ne sont pas toutes convaincantes.

Certains se réjouissent de la fin des mégaprojets patrimoniaux — tels la place Royale à Québec ou Louisbourg en Nouvelle-Écosse qui ont englouti des sommes folles pour des reconstitutions douteuses — et croient que les États, à défaut de signer des chèques, signeront plutôt des lois et règlements qui encadreront mieux les interventions de toutes sortes, qui préviendront et interdiront les massacres, qui forceront les communautés locales à se discipliner. Mais à l'heure où le Québec, à la demande du secteur privé, crée un Secrétariat à la déréglementation logé chez le premier ministre lui-même, il faut avoir bon œil pour voir venir ce genre de sagesse, même si elle fait ses preuves en Europe.

D'autres se rabattent, à l'instar du milieu des arts, sur une collaboration avec de nouveaux partenaires, notamment les municipalités et les entreprises qui auraient dû faire leur part depuis longtemps. Mais quel travail de redressement en vue! Le maire de Montréal et son équipe sont devenus, chez les professionnels du patrimoine, le symbole même de la régression active, avec tous les désastres qu'ils alignent: le couvent Saint-Isidore, le dossier Villa-Maria, le recyclage du Forum, la destruction des entrepôts frigorifiques, l'ignorance délibérée des travaux de leur propre Comité consultatif sur la protection des biens culturels. Tout aussi triste et sans doute plus grave est l'alarme que suscite, à Québec, la restauration d'une caserne de pompiers près du port, la future maison-théâtre du metteur en scène Robert Lepage. Elle ne conserve qu'une façade du bel édifice ancien tandis

que monte à l'arrière une construction dont le gabarit jure avec tout son environnement. La Ville de Québec, pourtant de loin la plus consciente des valeurs patrimoniales, a permis cette hérésie. Et Robert Lepage, qu'on dit amoureux de sa ville, n'y a rien compris malgré son génie qui s'exerce pourtant en matière culturelle. Les partenariats, en somme, imposent souvent des concessions qui peuvent être aussi mal inspirées que les anciennes destructions.

Voilà plus petit, se concentrer sur des actions modestes, se donner au cas par cas des alliés circonstanciels peut ainsi mener à l'anarchie, aux erreurs coûteuses, à l'atomisation des efforts, au retour de l'esprit de clocher. Comme en convenant nos collaborateurs dans l'édition spéciale que nous avons publiée le 26 octobre dernier sous le titre *Un lieu dit Québec*, la fin des mégaprojets devrait plutôt signifier le début d'une grande «corvée», multiforme mais organisée, pour réparer, restaurer le bâti et les paysages québécois, parfois même les recréer. On retrouverait à l'œuvre des centaines d'individus et de groupes dans toutes les communautés possibles, mais la coordination ne peut relever d'organisations spécialisées et bénévoles, comme Solidarité rurale et les associations regroupées au sein des États généraux du paysage québécois, qui en promeuvent l'idée. La responsabilité en incombe toujours aux gardiens du bien public, qui n'ont pas besoin de crédits fararimeux pour l'assumer. Seul le ministre des Affaires municipales, jusqu'à maintenant, a donné quelque impression de le comprendre. C'est un début, à préserver et mettre en valeur.

OPÉRA

Bouquet vériste à l'Opéra de Montréal Diana Soviero prend la vedette dans *I Pagliacci* et *Suor Angelica*

L'Opéra de Montréal présente à partir de ce soir un doublé d'opéras véristes: *Suor Angelica*, de Giacomo Puccini, et *I Pagliacci*, de Ruggero Leoncavallo. La présentation surprenante de ces deux œuvres dans une même soirée aurait été impensable du vivant des deux compositeurs tant ils se détestaient depuis que l'un avait accusé l'autre de plagiat.

LOUISE LEDUC
LE DEVOIR

Après une introduction orchestrale, Tonio, le clown, apparaît devant le rideau et explique aux spectateurs qu'ils vont assister à une histoire vraie, avec de véritables personnages, et que l'émotion qui a touché l'auteur ne manquera pas de se transmettre au public. Dans ce prologue de *I Pagliacci* se trouve vulgarisée l'essence même de l'opéra vériste.

Né à la fin du XIX^e siècle dans la foulée des romans réalistes de Zola et de ceux de Giovanni Verga en Italie, le mouvement vériste (du mot italien «vero», qui signifie «vrai») s'attacha à l'opéra à dépeindre des personnages de classe modeste dans leur vie de tous les jours.

Longtemps les opéras véristes ont-ils eu mauvaise presse, notamment auprès de critiques français, qui ont eu tôt fait de les taxer de «mélodrame». Dans *La Liberté*, le critique Gaston Garraud écrivait même, à propos de la jeune école italienne:

«Ceci n'a rien à voir avec l'art mu-

sical ni à proprement parler avec aucun art.»

Les compositeurs véristes n'ont certes pas été à l'abri de la controverse. À la création de *La Bohème*, Leoncavallo avait accusé Puccini de lui avoir volé l'idée de mettre l'histoire de Mimì en musique. Et Leoncavallo lui-même, pour *I Pagliacci*, son seul succès musical, avait été traduit en justice sous des accusations de plagiat.

On a aussi longtemps parlé du «si néfaste chant vériste», capable de casser une voix comme pas un. Comme le souligne un spécialiste de la chose, Roland Mancini, une certaine Magda Olivero a pourtant consacré cinquante années de sa vie à défendre la jeune école italienne, et elle chantait toujours à 72 ans!

Diana Soviero abonde dans ce sens. «Certains racontent bien qu'une soprano ne devrait pas chanter Madame Butterfly plus de trois fois par année, et pourtant, je le chante bien près de quarante fois par an!»

Diana Soviero s'est même fait une spécialité de ces rôles véristes et n'a jamais craint les débordements ni les effusions. «Mon mari me dit même que je suis vériste dans la vie!», lance-t-elle. Son mari, pour la petite histoire, est Bernard Uzan, le directeur général et artistique de l'Opéra de Montréal et metteur en scène de cette production.

Mourir, six fois plutôt qu'une

Se mesurer à Suor Angelica et à Nedda (dans *I Pagliacci*) ne fait donc pas peur à Diana Soviero, même si, pour les besoins de ces deux rôles, elle aura à mourir douze fois sur scène au cours des six représentations.

«Ces deux rôles sont surtout tout un tour de force pour une actrice!», explique Mme Soviero. «Je composerai un personnage, puis mourrai, en reconstruirai un autre, et devrai mourir à nouveau.»

La chose est rendue encore plus difficile par le fait que les personnages de Nedda et de Suor Angelica

sont aux antipodes. D'un côté, une Nedda provocatrice, toutes jambes dehors, courtisée par trois hommes, adultère. De l'autre, Suor Angelica, repliée sur elle-même, jeune fille de sang noble forcée de prendre le voile après la naissance d'un enfant illégitime.

Pour se tremper dans son sujet, Puccini demanda à sa sœur Igenia, mère supérieure au couvent de Vice-pelago, de visiter l'établissement. On raconte même que lorsque *Suor Angelica* fut joué en ces murs, les religieuses ne purent retenir leurs larmes.

Elles avaient aimé; les directeurs d'opéra, un peu moins. En fait, *Suor Angelica* faisait à l'origine partie d'un triptyque — *El Tritico* — composé de trois opéras d'un acte: *Suor Angelica*, *Il Tabarro* et *Gianni Schicchi*.

Quand ces trois actes commencèrent à être joués séparément, *Suor Angelica* fut le premier à être mis au rancart par les directeurs d'opéra qui étaient préoccupés par la distribution entièrement féminine et par la réaction d'un public non catholique face à un sujet de prime abord religieux.

C'est pourtant ce qui plaît le plus à Diane Soviero, qui se dit profondément croyante. Au début de l'entrevue, celle qui a débatté tout d'une traite avoir chanté avec Plácido Domingo et Jose Carreras, souligné que ses fans ont compté qu'elle avait chanté plus de 250 fois le rôle de Nedda, se fait toute simple. Elle redevient soudainement cette petite fille du New Jersey qui, dans la chorale de l'église, enterrait toujours tous les autres et se faisait reprendre par les religieuses. «Vous devez chanter moins fort, mon enfant!»

Puis elle raconte ce premier solo, à la messe de Noël. «Ma parenté était venue de l'extérieur pour m'entendre. Quand j'ai chanté l'Ave Maria, le père m'a regardée à la fin, avec un clin d'œil complice qui voulait dire: "Way to go, girl!" Encore à ce jour, quand je chante au Met, il est toujours là.»

La dernière production à Montréal de *I Pagliacci* remonte à 1991. *Suor Angelica* a été chanté à Montréal pour la dernière fois en décembre 1985.

Outre la présence à Montréal de Diana Soviero, notons aussi celle du ténor Antonio Barasorda, qui interprétera Canio dans *I Pagliacci*. Représentations ce soir, les 18, 21, 23, 27 et 30 novembre, à la Place des Arts.



Une scène de *I Pagliacci* en répétition.

SOURCE OPÉRA DE MONTRÉAL



CHRISTIAN STEINER

Diana Soviero

EN BREF

Laplante à l'OSM

Le pianiste André Laplante sera mardi et mercredi à la Place des Arts. Le concert, consacré à la musique de ballet, permettra aux spectateurs d'entendre des œuvres de Weber-Berlioz, Delibes, Liszt, Tchaïkovski et Massenet.

Concert bénéfice

L'Orchestre symphonique des jeunes de Montréal présente ce soir un concert bénéfice au profit du Centre médical canadien de Kiev, destiné à venir en aide aux victimes de Tchernobyl. Wagner et Holst sont entre autres au programme. Le concert est donné à la salle Claude-Champagne.

Forum 96

Dans le cadre de l'événement Forum 96, les sept jeunes compositeurs de tous les continents invités à créer chacun une œuvre pour le NEM sont appelés tour à tour à parler de leur démarche artistique. Les prochains mini-forums d'analyse ont lieu mardi et mercredi, de 17h à 19h, à la faculté de musique de l'UdeM. Les répétitions publiques avec le NEM se poursuivent en préparation pour un concert gala qui aura lieu le samedi 30 novembre.

Concert-vedette de l'OSM

Les Concerts populaires Air Canada

AIR CANADA

Mardi 19 et mercredi 20 novembre 1996

Concert musique de ballet

Au programme, de célèbres extraits de ballets ainsi que le très rhapsodique *Concerto pour piano n° 1* de Liszt, interprété par le grand pianiste canadien André Laplante. Une soirée qui vous enchantera.



ANDRÉ LAPLANTE

OSM
ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE MONTRÉAL
CHARLES DUTOIT

Mon orchestre

Weber-Berlioz Invitation à la danse
Delibes Sylvia, suite
Liszt Concerto pour piano n° 1
Tchaïkovski La Belle au bois dormant, suite
Massenet Le Cid, musique de ballet

Bramwell Tovey, chef
André Laplante, piano
19 h 30, Salle Wilfrid-Pelletier, Place des Arts
Tarif étudiant offert

Commanditaire
Succession J. A. DeSève

La Presse

La trilogie des histoires de Pol Pelletier

JOIE, version finale
Océan, première version
Or, version expérimentale - en création

15 OCTOBRE JUSQU'À PLUS SOIF!

Du mardi au samedi à 20 h et le dimanche à 16 h
DATES ACTUELLEMENT DISPONIBLES:

JOIE	Océan
16, 17, 19, 20, 21, 30 nov. et 1 ^{er} déc.	22, 23, 24, 26, 27, 28, 29 nov.

Au 55 Prince
55, rue Prince, Vieux-Montréal (coin Wellington)
Métro Square-Victoria

Billetterie: 876-1155
Billets: 22 \$ • Étudiants: 15 \$
Forfait Joie et Océan: 30 \$
*Prix de groupe disponible sur demande

avec la collaboration spéciale de:
Aviram, artiste sculpteur,
René Donais, artiste graveur

Concepteurs:
Pol Pelletier
Gisèle Sallin
Claude Goyette
Sylvie Morissette
François Laplante
Mérédith Caron
Robbi Finkel

JOIE Océan
Au palmarès des MEILLEURS SPECTACLES DE L'ANNÉE par l'Association québécoise des critiques de théâtre '96.

Prix de la Meilleure Comédienne de l'Association québécoise des critiques de théâtre '91 à sa création en 1995.

En nomination pour le MEILLEUR SPECTACLE DE L'ANNÉE par l'Association québécoise des critiques de théâtre '96.

OSM ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE MONTRÉAL
The Canada Council
Conseil des Arts du Canada
CIBL
La Radio-Label

LES ARTS
CINÉMA

Une boucherie planifiée

TIERRA MADRE (TERRE SACRÉE)
De Mary-Ellen Davis. Production Alba. Distribution Cinéma Libre. En première le dimanche 17 novembre à la clôture des Journées Caméras d'Amérique latine. Cinéma de l'ONF, rue Saint-Denis, à 14h. Sortie en salle le 22 au Parallèle.

rio Caal et Marco Tulio Recinos, curé de San Miguel de Tucuru, témoignent de leur attachement aux revendications de ces paysans spoliés; ils refusent de se cantonner à «asperger d'eau bénite» leurs ouailles. Caal, issu de la famille q'eqchi des Mayas, explique qu'il se sentirait anachronique s'il ne s'attachait pas à «chercher Dieu au sein de ce peuple» meurtri.

CLÉMENT TRUDEL
LE DEVOIR

Le propriétaire se réserve le gogot; il laisse les os aux paysans. Au Guatemala, déplore l'avocat Freddy Deheta dans *Tierra Madre* (Terre sacrée), «on donc étaient les autochtones quand les notaires avaient mandat de céder que les terres innocentes?»

On a l'idée de l'imbroglio où se trouvent des paysans qui veulent nourrir récemment leurs familles; ils sont parfois mozos (valets de ferme), chiche-pent payés, fréquemment ils sont relégués vers les terres les moins productives, n'étant jamais certains qu'on prendra en compte leurs revendications collectives. Pour les Mayas — qui forment 65% de la population —, ce n'est pas vraiment de titre «individuel» propriété et «nous sommes tous fils de la terre»; cette façon de voir heurte plus souvent les grands propriétaires de fincas qui n'hésitent pas à faire jouer l'intimidation ou le harcèlement pour chasser les «intrus» qu'ils emploient ensuite à la cueillette du café ou du coton.

Pour mémoire, il faut se rappeler qu'il y a dix millions d'habitants, à 65% autochtones mayas, l'extrême pauvreté atteint 60% des Guatémaltèques, 40% des fermes y occupent 16% de la surface tandis que 3% des fermes des grands propriétaires accaparent 65% des terres arables.

Ce film clame la douleur des survivants de massacres perpétrés par l'armée guatémaltèque en décembre 1982 dans le nord du Guatemala. Il ne s'agit pas d'une bavure isolée mais bien d'une boucherie planifiée et froidement exécutée.

Dans *Tierra Madre*, des leaders paysans disent qu'il n'y a pas à «céder à l'homme riche... nous n'avons pas peur... et lui nous aidera». Deux prêtres, Da-

A voir ces montagnes où s'effiloquent des nuages, ces rivières paisibles de l'Alta Verapaz où glissent des pirogues motorisées; à capter le rythme lent de ces Mayas, on pourrait, à tort, conclure à une existence bucolique. Toute la trame du film tient à la narration du drame de Las Dos Erres, localité voisine de Beenekihpek. Un «puits de la honte» y a servi de tombeau à 162 victimes innocentes, la plupart des enfants, dans un village où périrent des centaines de fermiers soupçonnés de sympathie avec la guérilla. C'est à un fabricant de cerceaux qu'est donné de nous souligner que «pour trouver la paix, il faut être unis». Les Mayas le sont, unis, pour donner une sépulture digne à ces amis, voisins ou parents que des équipes venues notamment d'Argentine aident à identifier à l'aide de lambeaux de vêtements, de lunettes ou de fragments de crâne. «Ils cherchaient la vie; ils ont trouvé la mort», dit un paysan à propos de concitoyens venus du sud en 1978 pour fonder un village qui fut pratiquement rasé par l'armée quatre années plus tard.

Mary-Ellen Davis, qui avait réalisé en 1991 un autre film sur la répression au Guatemala (*Le Songe du Diable*), réussit ici à nous servir une mélodie qui, paradoxalement, retentit comme un hymne à la joie de la dignité retrouvée. Le silence est rompu après 12 ans de craintes rentrées. Les Mayas du Guatemala, qui se sont longtemps sentis mis à l'écart et persécutés, trouvent aujourd'hui, après tant de souffrances et de tragédies, l'accent pour nous dire qu'ils s'activent à bâtir un pays respectueux de leurs traditions et de leurs droits.

Tierra Madre prendra l'affiche le 22 novembre au Cinéma parallèle, s.c.t. français, ainsi qu'au cinéma du Parc, s.t. anglais, avec 9, *Saint-Augustin*, documentaire de Serge Giguère sur un prêtre-travailleur social, Raymond Roy.



SOURCE DISTRIBUTION CINÉMA LIBRE

Une scène de *Tierra Madre*.

... MERVEILLEUSEMENT DYNAMIQUE et drôle avec une tendresse qui déborde de partout...
Donne le goût de la vie!
— Louise Blanchard, LE JOURNAL DE MONTRÉAL

chacun cherche son chat
son écrit et réalisé par Cédric Klapisch

MALOFILM DISTRIBUTION

Plus drôle que LES VISITEURS!
— Paul Villeneuve, LE JOURNAL DE MONTRÉAL

«Une COMÉDIE JOUISSIVE, DRÔLE crédible, CRUELLE.»
— Georges Privet, VOIR

LES TROIS FRÈRES

MALOFILM DISTRIBUTION

COSMOS

«DRÔLE, INTELLIGENT, TOUT À FAIT ORIGINAL!»
— Minou Petrowski, RADIO-CANADA

«UN PETIT BIJOU!»
— Francine Grimaldi, CBF BONJOUR

«TRÈS, TRÈS, TRÈS BON... ALLEZ VOIR CE FILM!»
— Chantal Franck, FLASH

«DRÔLE, PLEIN D'ESPRIT ET DE STYLE... INOUBLIABLE!»
— Bill Brownstein, THE GAZETTE

«EXTRÊMEMENT RÉUSSI ET ÉMOUVANT!»
— Chantal Jolin, INDICATIF PRÉSENT

À L'AFFICHE!

CINÉPLEX ODÉON COMPLEXE DESJARDINS

Tous les jours: 1h30 - 4h00 - 7h05 - 9h30

Chacun sa chacune

Un Shakespeare résolument classique réalisé par un ancien directeur du Royal Shakespeare Company

TWELFTH NIGHT

Réal.: Trevor Nunn, d'après la pièce de William Shakespeare. Avec Helena Bonham Carter, Richard E. Grant, Nigel Hawthorne, Ben Kingsley, Mel Smith. Image: Clive Tichner. Musique: Shaun Davey

ODILE TREMBLAY

LE DEVOIR

Décidément, Shakespeare se porte beaucoup par les temps qui courent. La mode est au grand Will et ceux qui ne se sont jamais déplacés pour voir une de ses pièces au théâtre ont toutes les chances de se rattraper au cinéma, en comblant sur écran les lacunes de leur culture. Surtout ces semaines-ci où le film d'Al Pacino sur *Richard III* et l'adaptation guimauve de *Roméo et Juliette* roulent dans nos salles. *Twelfth Night*, comédie shakespearienne toujours populaire, est aujourd'hui adaptée de façon assez conventionnelle qui rappelle un peu le *Much Ado About Nothing* de Branagh.

Trevor Nunn a été 18 ans directeur artistique du Royal Shakespeare Company, ce qui explique cette version tout compte fait classique de la célèbre comédie qu'il nous sert aujourd'hui. Peut-être les metteurs en scène ayant beaucoup monté Shakespeare au théâtre ont-ils quelque difficulté à le renouveler pour l'écran. Autre problème: l'absence de sous-titrage, lequel s'imposerait pour comprendre cet accent britannique aux relents élisabéthains.

La pièce fascinait Trevor Nunn parce que Shakespeare s'y était montré intéressé par l'essence de ce qui fait l'attrance homme-femme et que sa structure complexe le mettait au défi d'en démontrer la cohérence psychologique. Il a réuni une belle brochette de comédiens, avec Helena Bonham Carter, Ben Kingsley, Nigel Hawthorne, etc.

Précisons que *Twelfth Night* est une comédie dans la plus pure tradition du XVII^e siècle avec des malentendus, quiproquos et fausses identités qui se terminent par des mariages et le bonheur retrouvé. Mais entre-temps, moult péripéties nous attendent. Tout commence par un naufrage, où deux jumeaux frère et sœur (mais identiques tout de même, ce qui bafoue les lois de la génétique), comédiens à bord, sont emportés dans les flots déchainés avec passagers et équipage. Quelques chanceux s'en tirent en s'échouant sur une plage, dont la jeune fille, Viola (Imogen Stubbs), qui croit son frère mort et se travestit en garçon (moustache à l'appui) en usurpant son identité. Elle deviendra Cesario au service d'Orsino, dont elle s'éprend pendant que celui-ci, qui la croit homme, lutine de son côté la belle Olivia qui s'amourache pour sa part de Viola-Cesario sans deviner son sexe. De malentendu en malentendu, de duels en invectives, de secrets en confessions, chacun trouvera sa chacune alors que Cesario toujours vivant réapparaîtra pour aimer Olivia et réunir Viola et Orsino.

Les comédies de Shakespeare ont-elles moins bien vieilli que ses tragé-



SOURCE FINELINE FEATURES

Helena Bonham Carter joue Olivia dans *Twelfth Night*.

dies? Une chose est certaine, le grand dramaturge ne s'y piquait pas toujours de vraisemblance, s'amusant à semer la confusion et les embûches sur le parcours de ses personnages, de ludique façon, sans creuser les ressorts psychologiques. Helena Bonham Carter se divertit dans la peau d'Olivia qui tombe follement amoureuse de la messagère-messager que son soupirant lui envoie, mais de façon très distanciée, sans s'investir vraiment, en une sorte de clin d'œil au spectateur. Pas question pour Trevor Nunn de faire incarner les jumeaux par un même acteur vaguement androgyne. En une convention théâtrale moins heureuse au cinéma, le public voit bien les évidentes différences entre Viola et Cesario, comme s'il était de connivence avec acteurs et metteur en

scène. Mais il demeure en retrait de l'émotion.

La réalisation est très soignée, les décors et les costumes sont joyeusement lyriques. Le personnage le plus intéressant s'avère sans contredit celui de Feste, le demi-fou qui dit la vérité, incarné avec une forte présence un brin goguenarde par Ben Kingsley. Mais les nocurs impénitents, comme ce Sir Toby Welch toujours en goguette qu'un Mel Smith rougeaud et gai luron campe avec humour, forment aussi l'arrière-scène la plus réjouissante de la pièce. Pour le reste, est-ce simplement parce que Shakespeare est trop porté à l'écran ces temps-ci, sans que tous soient capables de rajeunir le traitement comme l'a fait Al Pacino? Ou parce que *Twelfth Night* avec ses rebondissement alambiqués convient mieux à la magie de la scène?

Cependant, le film laisse un peu froid et semble interminable, sans parvenir à une vraie cohésion d'ensemble.

A L'ÉCRAN

★★★★: chef-d'œuvre
★★★★: très bon
★★★: bon
★★: quelconque
★: très faible
☹: pur cauchemar

LA PROMESSE

★★★ 1/2

Des frères belges Luc et Jean-Pierre Dardenne, une fiction coup de poing ayant des allures de réalité. Tournée avec une caméra à l'épaule dans des squats, on y évoque l'exploitation des immigrants illégaux par des racailles à la petite semaine. En filigrane, le film trace un bouleversant face-à-face père-fils, à l'heure où un adolescent (incarné brillamment par le jeune Jérémie Renier) se révolte contre sa responsabilité de père. La force du film, sa sensibilité et la justesse de son propos dénonciateur en font un événement incontournable. Au Complexe Desjardins.
Odile Tremblay

UN HÉROS TRÈS DISCRET

★★★ 1/2

De Jacques Audiard, un film remarquable inspiré du roman de Jean-François Deniau explore les méandres d'une vie créée de toutes pièces, alors qu'un homme (fabuleux Mathieu Kassovitz) s'invente à la fin de la guerre un passé de résistant. Fine et brillante satire sur fond d'époque troublée, cette mise en scène souple et subtile, cette excellente direction d'acteurs portent la marque d'un jeune cinéaste ayant atteint une vraie maturité. Au Complexe Desjardins.
O. T.

LOOKING FOR RICHARD

(À LA RECHERCHE DE RICHARD)

★★★ 1/2

L'acteur Al Pacino passe pour la première fois de l'autre côté de la caméra avec un film hommage à Shakespeare qui mêle allègrement les siècles et les genres, l'enquête, le *making off*, le témoignage, en plus de mettre en scène la pièce *Richard III* (avec Pacino dans le rôle-titre). Pacino est partout, cabotine parfois, se surpasse dans la peau du monarque sanguinaire, et le tout, une mosaïque festive et vertigineuse, servie par un montage spectaculaire, est un morceau de roi. À l'Égyptien (v. o. a.) et Dauphin (v. f.).
O. T.

COSMOS

★★★

Ce film expérience réalisé par six réalisateurs de la relève, Jennifer Alleyn, Manon Briand, Marie-Julie Dallaire, Arto Paragamian, André Turpin et Denis Villeneuve, est un long métrage en continu avec six sketches bien identifiables. Cette aventure fort intéressante donne pourtant un résultat inégal. André Turpin, en plus de réaliser le meilleur segment, tient la caméra (en noir et blanc) pour tous les autres. Une caméra dynamique, renouvelée ou un Montréal moderne se dessine. Mais la faiblesse de certains sketches (surtout celui de Marie-Julie Dallaire) contre le rythme. Il faut connaître le projet et la genèse du film pour l'apprécier pleinement. L'expérience valait cependant le coup d'être osée. Au Complexe Desjardins.
O. T.

FANNY ARDANT • CHARLES BERLING • BERNARD GIRAudeau
JUDITH GODRÈCHE • JEAN ROCHEFORT

Un film de PATRICE LECONTE

RIDICULE

Il n'épargne personne

DÈS LE 22 NOVEMBRE!

MALOFILM DISTRIBUTION

Les Radio-Concerts
au Centre Pierre-Péladeau

25 novembre - 20h

Carte blanche à
Claire Guimond
flûte baroque

Le Rossignol en amour
avec Maggie Cole clavessin, Phoebe Carrai, violoncelliste et Betsy MacMillan, gambiste

Au programme:
Couperin, Leclair, Rameau, Marais, Telemann, C.P.E. et J.S. Bach.

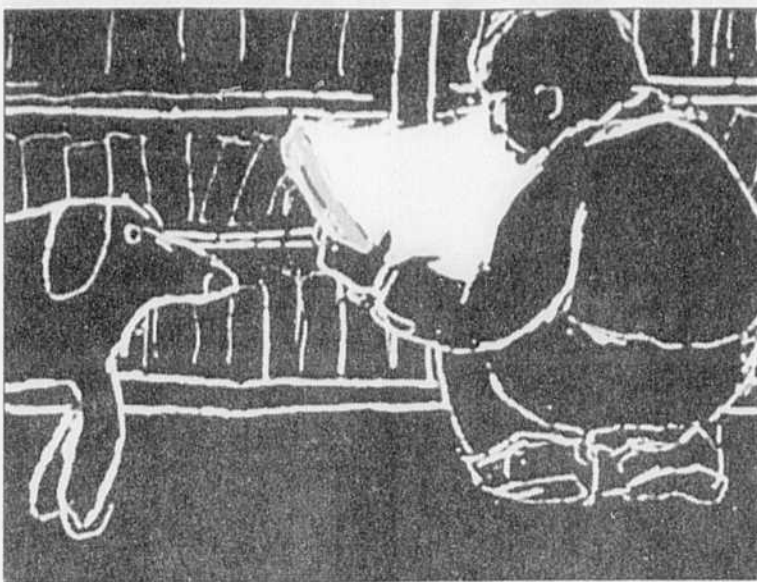
Salle Pierre-Mercure
Centre Pierre-Péladeau
300, boul. de Maisonneuve Est
Métro Berri-UQAM
Billets: 987-6919

On prend plaisir à être entouré de cette joliesse musicale...
— Journal Voir

Radio-Canada Chaîne culturelle FM
Desjardins LE DEVOIR

LES ARTS
CINÉMA

Cauchemar urbanisé



La Plante humaine, de Pierre Hébert.

CEMETARY MAN

★★★

De Michele Slovi, le nouveau maître de l'horreur humoristique. Le film raconte l'histoire d'un gardien de cimetières (Rupert Everett) aux prises avec des morts qui se réveillent et une jeune veuve qui le tourmente. Efficace et pince-sans-rire, ce film astucieux et original garantit le rire, à défaut d'inspirer la peur. Au Cinéma du Parc. M. B.

RANSOM

★★★

Le gamin d'un pauvre millionnaire est kidnappé. Les ravisseurs exigent une rançon importante, mais les pourparlers tournent au vinaigre. Ron Howard a réalisé un suspense bien ficelé, au rythme effréné, porté par un Mel Gibson plutôt convaincant et un scénario habile et troublant. Au Loews. M. B.

LE POLYGRAPHE

★★ 1/2

Le deuxième long métrage du dramaturge Robert Lepage, quoique réalisé avec beaucoup de professionnalisme, déçoit par sa froideur, son côté trop cérébral et une distribution inégale. A travers le profil d'un jeune homme soupçonné de meurtre (incarné sans étincelles par Patrick Goyette), Lepage remet en question les méthodes policières ainsi que le rapport incestueux entre fiction et réalité. Mais le montage complexe perd de vue l'émotion, qui manque à l'appel. Au Dauphin et au Centre-Ville (s.-t. a.). O. T.

THE MIRROR

HAS TWO FACES

(MIROIR À DEUX FACES)

★★ 1/2

De Barbra Streisand. La célèbre femme-orchestre remet ça avec cette comédie amusante mais superficielle, qui prétend critiquer la dictature de la beauté mais sert en fait de véhicule promotionnel pour la starnacissime. Une excellente distribution (Jeff Bridges, Lauren Bacall, etc.) tente de lui tenir tête, mais en vain. Au Faubourg (v. o. a.), Berri (v. l.). M. B.

MOTHER NIGHT

★★

Le cinéaste américain Keith Gordon adapte un roman de Kurt Vonnegut, trace le portrait d'un écrivain américain vivant sous l'Allemagne nazie qui collabore avec le régime hitlérien tout en espionnant pour le compte de l'Amérique et y perd par la suite son identité. Incarné par Nick Nolte qui se démène mais ne convainc pas, le film souffre d'un montage malhabile et de personnages à moitié dessinés. Il souffre aussi de la comparaison avec le remarquable *Un héros très discret* d'Audiard sur un thème similaire. A l'Alexis-Nihon. O. T.

KARMINA

★ 1/2

De Gabriel Pelletier, une comédie québécoise qui donne la vedette à Isabelle Cyr dans la peau d'une jeune vampire de Transylvanie catapultée dans le Québec moderne. Des grosses ficelles, une peinture de société qui manque de finesse, des caractères trop monolithiques, des gags faciles desservent ce film que la fantaisie des costumes et de certains décors n'arrive pas à sauver. Au Centre Eaton. O. T.

ROMEO AND JULIET

★ 1/2

Le réalisateur de *Strictly Ballroom* a transposé la tragédie de Shakespeare dans un espace de futur immédiat hyper médiatisé, proposant une lecture davantage provocante qu'intelligente. Son film est racoleur, rempli d'effets chocs et de prouesses de mise en scène vaines. Un gros clip insignifiant, que Leonardo DiCaprio et Claire Danes, émuants en amants de Verona Beach, n'arrivent pas à sauver du naufrage. Au Faubourg (v. o. a.), Berri (v. l.). M. B.

CHACUN CHERCHE SON CHAT

★★★ 1/2

Réalisée par Cédric Klapisch, cette douce comédie sur la solitude urbaine raconte la quête de Chloé, à la recherche de son chat perdu et de son bonheur caché dans un quartier en mutation habité par une garnison de personnages superbement écrits. Un scénario riche, universel et plein d'humour, auquel donnent vie des comédiens professionnels et amateurs, tous excellents. Au Centre-Ville. M. B.

LES TROIS FRÈRES

★★

Les Inconnus, trio d'humoristes français, font leurs premiers pas au cinéma avec ce film long et mal foutu, pas vraiment drôle et féroce misogyne. Une enfilade de sketches pour la télévision ne fait pas nécessairement un bon film. Les Trois Frères en fait la preuve. Au Berri. M. B.

LA PLANTE HUMAINE

Scénario: Pierre Hébert et Anne Scemmand. Réalisation et Animation: Pierre Hébert. Musique: Robert Marcel Lepage. Animation et prises de vues. Cinéma Parallèle.

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Pierre Hébert est un vieux routier de l'animation expérimentale qui fut de l'équipe de McLaren et fit par la suite beaucoup d'animation en direct avec le public. Sa dernière réalisation *La Plante humaine* cumule plusieurs défis: celui de marier les techniques, animation, films d'archives et prises de vues réelles, et de le faire à travers une réflexion sur la solitude urbaine et l'omniprésence de la culture télévisuelle. Défi aussi du long métrage; les films d'animation ont rarement la chance de se développer dans un aussi long format.

Au départ, la virtuosité de Pierre Hébert fascine. On admire ce mariage étroit entre animation et film d'acteurs avec les silhouettes des comédiens entourées de traits lumineux vibrants, ces mêmes personnages tantôt dessinés tantôt réels, comme on se laisse emporter par cette façon brillante de transformer tous les codes de l'image en changeant les conventions, en les superposant, en déformant l'œil.

Il a créé des silhouettes animées tressautantes qui reflètent le chaos dont témoigne le propos du film. *La Plante humaine* constitue une dénonciation de l'omniprésence de l'image télé, zappée, captée en fragments, piratant l'espace mental. Son héros, un libraire vieillissant et solitaire est ha-

bité par les influences qu'il reçoit, les univers qu'il côtoie, du monde mythique du conte africain à ces ballades urbaines avec son chien jusqu'à ces images fragmentées, tantôt violentes, tantôt absurdes, reflétées par le petit écran.

Comme bien des œuvres artistiques trop concentrées sur la forme, celle-ci s'enlise néanmoins dans un scénario qui semble avoir été étiré pour atteindre le format du long métrage. Pierre Hébert a martelé des informations répétées à la façon d'un mantra, lesquelles s'entrecroisent ici avec beaucoup de répétitions inutiles. La partie consacrée au mythe africain qui tâche d'apporter une réponse au chaos en donnant un ordre d'explication au monde, paraît à la longue trop

redondante et alourdit le propos. Peut-être le cinéaste animateur eût-il mieux fait de se concentrer sur moins de thèmes et creuser quelques pistes en profondeur. Son film, au-delà de son intérêt plastique, du soin fascinant apporté au traitement de l'image et de la représentation multiforme des symboles, est desservi par des répétitions tant stylistiques que thématiques.

La Plante humaine est pourtant un film qui gagne à être revu, et certaines scènes laissent une forte impression: ce cauchemar urbanisé tissé de détresse psychologique sur fond de solitude, cette frenésie du petit écran qui propulse et crache ses images comme des bombes reviennent vous hanter, comme ce person-

La sortie des placards

STONEWALL

De Nigel Finch. Avec Guillermo Diaz, Frederick Weller, Brendan Corbalis, Duane Boutte, Bruce MacVittie. Scénario: Rikki Beadle Blair, d'après le livre de Martin Duberman. Image: Chris Seager. Montage: John Richards. Musique: Michael Kamen. Grande-Bretagne, 1995, 98 minutes. Au Cinéma du Parc.

MARTIN BILODEAU

On savait que l'émeute survenue en juin 1969 devant le bar Stonewall, dans Greenwich Village, en réaction à l'autorité abusive des policiers new-yorkais, constituait un événement charnière dans l'histoire du mouvement pour les droits des homosexuels en Amérique; une page d'histoire sur laquelle prenait fin le régime de terreur et la grande noirceur du placard, sur laquelle s'amorçait l'affichage au grand jour d'une population jusque-là privée des sentiments de fierté collective et individuelle. Pour toutes ces raisons, *Stonewall* marquait le début de l'histoire officielle des homosexuels.

Ce que nous ignorions jusqu'à présent, c'est que ces événements cruciaux trouveraient écho dans une œuvre cinématographique majeure signée Nigel Finch (*The Lost Language of Cranes*, d'après David Leavitt) et produite par Catherine Vachon (*Swoon*, *Poison*, *I Shot Andy Warhol*) pour la chaîne de télévision britannique BBC. Le terme «majeur» s'impose pour ce film dense, intelligent et rudement bien mis en images, qui relate les circonstances qui ont précédé l'émeute en évitant les écueils du faux documentaire ou les élans de la thèse politique.

Le récit emprunte le point de vue de La Miranda (Guillermo Diaz), une *drag queen* sans complexes qui, tout en étant le personnage-pivot de l'histoire, assume également la fonction de narratrice à travers quelques numéros de cabaret. La Miranda tombera amoureuse de Matty Dean (Frederick Weller), un jeune gay du Midwest venu célébrer son arrivée dans la Grosse Pomme au Stonewall Inn, un club de travestis plus ou moins clandestin géré par Bostonia (Duane Boutte) pour le compte de son amant Skinny Vinnie (Bruce MacVittie), un mafioso tiraillé par son orientation sexuelle. S'ajoute à ce portrait multifacettes le personnage d'Ethan, jeune idéaliste auprès duquel Matty Dean comprendra que la libération est imminente et doit se manifester de façon radicale.

A travers l'expérience de ces quelques personnages, Finch et le scénariste Rikki Beadle Blair ont brossé un tableau vivant, riche, émouvant et dramatiquement soutenu sur une petite société en marge des repères sociaux, à l'aube d'une révolution qu'ils craignent de déclencher. Finch atteint dès le départ le fragile point d'équilibre entre le particulier et l'universel, le privé et le communautaire. Il en résulte une fable urbaine mi-réaliste, mi-poétique, dans laquelle quelques personnages clés incarnent à l'avant-scène les enjeux civiques qui se disputent à l'arrière-plan, ici embrouillé par une reconstitution d'époque minimaliste, davantage axée sur l'atmosphère que sur le réalisme.

À cent lieues de l'asepsie morale de *Philadelphia* et *Longtime Companion*, *Stonewall* se réclame davantage de l'authenticité irrévocable de Pris-

cilla *Queen of the Desert*. Car *Stonewall* n'appartient pas à ces films superficiels qui représentent la communauté homosexuelle dans ses aspects idylliques. Finch s'intéresse trop à ce qui divise pour chercher à rassembler. Il se penche par exemple sur les dissensions qui opposent les tenants d'une intégration par la voie du conformisme et ceux réclamant le droit à la différence affichée. La palette de personnages reproduit chaque aspect de l'identité homosexuelle de façon naturelle et sans démagogie. C'est dans la variété, et non dans l'uniformité, que le réalisateur rassemble néanmoins.

Bien qu'il ait composé avec les contraintes esthétiques du téléfilm —

avec moult gros plans et des mouvements de caméra transparents —, Nigel Finch signe une mise en scène inventive, fluide, sans effets racoleurs et généreusement axée sur le jeu des comédiens. Guillermo Diaz surpasse en vérité et en intensité toutes les *drag queens* jetées pêle-mêle sur l'écran depuis *Priscilla*, apportant une dimension tragique à l'inoubliable La Miranda; Duane Boutte et Frederick Weller créent l'écran comme autant de nouveaux visages.

Comme on aurait souhaité connaître celui du réalisateur Nigel Finch, mort du sida peu après le tournage, et qui laisse pour testament la troublante histoire d'une naissance.



SOURCE CFP DISTRIBUTION

Duane Boutte, au centre, dans le rôle de Bostonia.

CORCORAN
au cabaret

Album «FOLK» de l'année

Vendredi et samedi prochains
22 et 23 novembre

Dernière chance

2111, boul. St-Laurent
Musée juste pour rire

BILLETTS EN VENTE au Cabaret, au Spectrum, à tous les comptoirs Admission et au 790-1245

SODEC CKOI 96.9 FM SPECTRA

nage central tantôt esquissé, tantôt acteur qui devient lui-même projection de toutes les individualités essayant de se construire des frontières au milieu de l'avalanche des messages contradictoires qui leur tombent des

sus. Le film constitue un vrai et méritoire projet d'auteur, tout en laissant aussi l'impression que McLaren avait déjà exploré ces voies et que l'animation ne s'est pas entièrement renouvelée après lui.

«Le parc Jurassique, c'est dans votre cour que ça se passe»

«Film extraordinaire qui entraîne les spectateurs dans un sidérant voyage vers un monde inconnu...»

Un film de CLAUDE NURIDZANY et MARIE PERENNOU

-Daniel Rioux, Journal de Montréal

★★★★

-Bill Brownstein, The Gazette

BANDE ORIGINALE DU FILM MICROCOSMOS DISPONIBLE CHEZ AUVIDIS/TRAVELLING

microcosmos

Le peuple de l'herbe CFP

FAMOUS PLAYERS CENTRE EATON 5.5

FAMOUS PLAYERS CENTRE LAVAL 5.5

SON DIGITAL

«Une oeuvre infiniment supérieure à tout ce qui s'est fait cette année au cinéma québécois.»

Normand Provencher - LE SOLEIL

«Robert Lepage toujours aussi inventif. Un film à ne pas manquer»

Claude Langlois - LE JOURNAL DE MONTRÉAL

«Une oeuvre forte... Un film québécois majeur»

Huguette Roberge - LA PRESSE

LE POLYGRAPHE

UN FILM DE ROBERT LEPAGE

PATRICK GOYETTE

MARIE BRASSARD

PETER STORMARE

13 ANS+

CFGL 105.7 fm CFP

DOLBY STEREO

FAMOUS PLAYERS CENTRE EATON 5.5

FAMOUS PLAYERS ANGRIGNON 5.5

FAMOUS PLAYERS VERSAILLES 5.5

FAMOUS PLAYERS CENTRE LAVAL 5.5

FAMOUS PLAYERS GREENFIELD PARK 5.5

CINÉPLEX ODEON DAUPHIN 5.5

CINÉPLEX ODEON CENTRE-VILLE 5.5

CINÉMA PINE STE-ADELE

En version française avec sous-titres anglais.

«Pour se faire une pinte de bon sang, KARMINA EST UN FILM À VOIR.»

Paul Villeneuve, LE JOURNAL DE MONTRÉAL

«... TELLEMENT DRÔLE, TRÈS BIEN FAIT! RÉUSSI SUR TOUTE LA LIGNE.»

Nathalie Petrowski, TVA (Les Amuse-Gueules)

«ÉNORMÉMENT DRÔLE! J'AI ADORÉ.»

Marie-Christine Blais, MONTRÉAL EXPRESS

«PISSANT.

Karmina est techniquement irréprochable... Sa facture évoque une efficacité qu'on associe souvent au cinéma Hollywoodien.»

Éric Fourlanty, VOIR

DANS LA VEINE DES FILMS ÉPEURANTS...

UN FILM DE GABRIEL PELLETIER

AVEC ISABELLE CYR

ROBERT BROUILLETTE

YVES PELLETIER

UNE COMÉDIE HORRIBLEMENT ROMANTIQUE

KARMINA

UNE PRODUCTION DE NICOLE ROBERT

13 ANS+

DOLBY STEREO

LUX Valentine

FAMOUS PLAYERS CENTRE EATON 5.5

FAMOUS PLAYERS ANGRIGNON 5.5

FAMOUS PLAYERS VERSAILLES 5.5

FAMOUS PLAYERS CENTRE LAVAL 5.5

FAMOUS PLAYERS E.P. GREENFIELD PARK 5.5

FAMOUS PLAYERS CARR. de L'ESTRIE

LES CINÉMAS CHATEAUGUAY

LES CINÉMAS GUZZO STE-THERÈSE 5.5

LES CINÉMAS GUZZO TERREBONNE 5.5

CINÉMA ST-BASILE

LE PARIS ST-HYACINTHE

CINÉMA ST-LAURENT SOREL-TRACY

CINÉMA PINE STE-ADELE

FAMOUS PLAYERS CHATEAUGUAY

CHATEAUGUAY 5.5

CINÉMA ST-BASILE

CINÉMA CAPITOL

CARREFOUR DU NORD ST-JEROME

CINÉMA DE PARIS VALLEYFIELD

FLUOR DE LYS TROIS-RIVIERES 5.5

Ne jamais succomber aux modes

Serge Denoncourt monte Teatr à l'Opsis

Le Canada entier le sait dorénavant. Le Théâtre de l'Opsis présente, du 19 novembre au 14 décembre au Théâtre de la Bibliothèque, *Teatr*, une pièce tirée d'un roman du Russe Mikhaïl Boulgakov. Tout le pays le sait. Puisque c'est dans cette pièce que devait jouer le lieutenant-gouverneur démissionnaire Jean-Louis Roux.

PIERRE CAYOUILLE
LE DEVOIR

Tous les journaux ont fait état de l'affaire. La journée même de sa démission à titre de représentant de la reine, le comédien Jean-Louis Roux annonçait qu'il renonçait à son rôle à l'Opsis en raison de «divergences artistiques». En moins de 24 heures, on l'avait remplacé. Le comédien Jacques Godin est l'heureux élu.

Pour ce «retour» — bien qu'il ne soit jamais vraiment parti — dans cet îlot de création qu'est l'Opsis, le jeune metteur en scène Serge Denoncourt aurait préféré un scénario plus discret. «*Tout ce que je souhaite, c'est que les journalistes et les gens qui viendront voir ce spectacle viendront avant tout pour le théâtre et qu'ils oublient les controverses des derniers jours*», confiait-il en entrevue cette semaine.

Revenir sur le terrain

Nommé à la direction du Théâtre de l'Opsis à Québec, en 1994, alors qu'il avait à peine 32 ans, Serge Denoncourt a renoncé à ses fonctions en

septembre dernier. Comme il se tue à le répéter depuis, il voulait simplement revenir «sur le terrain», il voulait être là où il se sent mieux que partout ailleurs, dans une salle de répétition. Ses relations avec le Trident demeurent excellentes. On aurait tort, dit-il, de chercher des conflits. Il avoue quand même que l'aspect administratif du travail le rebutait quelque peu. Et comme son jeune âge lui permettait de revenir à ses anciennes amours, il n'a pas hésité.

La nouvelle production qu'il dirige à l'Opsis traite d'un sujet qui, depuis toujours, passionne Serge Denoncourt: l'art et le pouvoir. *Teatr* est l'adaptation — signée Sophie Renaud — d'un roman autobiographique de l'écrivain russe Mikhaïl Boulgakov, lequel fut persécuté et censuré sous Staline. La pièce est une sorte de long cauchemar. Elle met en scène un jeune écrivain naïf aux prises avec la censure et toutes les absurdités du totalitarisme. C'est à la fois une tragédie et une comédie. L'humour russe, teinté d'autodérision, s'y déploie.

Si le milieu du théâtre et de la créa-



JOCELYN BERNIER

Serge Denoncourt

tion, au Québec, en 1996, n'est pas en proie au totalitarisme, il existe quand même une certaine dictature des modes, certaines conventions auxquelles il est difficile de déroger. «*Notre spectacle n'est justement pas à la mode. Je m'efforce d'ailleurs de ne jamais succomber aux modes*», dit Serge Denoncourt.

Le jeune metteur en scène a confié le rôle principal à Benoît Brière. «*C'est un acteur d'une simplicité et d'une profondeur exceptionnelles*», dit de lui Serge Denoncourt. Les deux hommes se sont connus au TNM lorsque Denoncourt monta *Le Temps et la Chambre* de Botho Strauss.

L'APTPT en colère

L'Association des producteurs de théâtre privé crie au mépris et dénonce le choix des nominations à la Soirée des Masques qui aura lieu demain. Les représentants des producteurs de théâtre d'été se plaignent du fait que, dans la catégorie «théâtre en été», seulement deux de leurs productions figurent parmi les 29 inscriptions ayant obtenu les faveurs du collège électoral.

«*Plus étonnant encore, le collège électoral a jugé bon de ne mettre en nomination qu'une production de l'APTPT [Art] sur les 20 productions inscrites par les membres dans la catégorie "théâtre en été", ce qui représente 5% du total des inscriptions par des membres de l'association. Par contre, lorsqu'on demande l'avis du public dans le cadre du prix Loto-Québec, les producteurs de l'APTPT comptent deux nominations sur cinq, soit 40% du total des mises en nomination. Cet écart semble pour le moins suspect et justifie l'emploi du mot "mépris"*», écrivent Sébastien Dhavernas et Julie Forest,

respectivement président et directrice générale de l'APTPT, dans un communiqué émis hier. Pour corriger ce qui lui semble une injustice, l'Association voudrait que l'Académie québécoise du théâtre crée une catégorie «théâtre privé» afin de remplacer la catégorie «théâtre en été».

Gilles Pelletier abandonne la présidence du CQT

En raison «d'un horaire trop chargé, incompatible avec les impératifs de la présidence», le comédien Gilles Pelletier ne présidera plus le Conseil québécois du théâtre (CQT). L'homme de théâtre Alain Fournier lui succède à la tête du CQT.

Gilles Pelletier avait accepté la présidence du CQT en mai dernier, à l'invitation de Louise Dussault. «*Je ne réalisais pas à quel point cette fonction serait exigeante. Mes engagements professionnels pour les deux prochaines années ne me permettent pas de me consacrer à cette tâche avec toute la disponibilité qu'elle exige*», a expliqué M. Pelletier. Il désire se consacrer entièrement à son métier d'acteur.

Comédien et auteur, Alain Fournier dirige actuellement le module d'art dramatique de l'Université du Québec à Montréal (UQAM). Depuis cinq ans, il sillonne le monde avec la compagnie Les Deux Mondes. Il incarne le personnage de Maurice dans *L'Histoire de l'ois*.

SUR SCÈNE

LE PASSAGE DE L'INDIANA

Après avoir été chaleureusement applaudi à Avignon, *Le Passage de l'Indiana* débarque enfin à Montréal. Et le spectacle est à la hauteur de sa réputation. La mise en scène de Denis Marleau met bien en valeur le texte très touffu de Normand Chaurette. Une histoire de plagiat littéraire qui oppose deux auteurs et deux éditeurs. Pour l'occasion, le sculpteur Michel Goulet a créé un dispositif scénique non seulement ingénieux mais d'une très grande beauté. Il s'agit d'un gigantesque meuble à compartiment dans lequel apparaissent et disparaissent les acteurs et les objets usuels (livres, lampe, chaise), isolés dans des cases. Quant aux acteurs, ils répondent bien aux exigences de cette cantate au lyrisme d'autant plus juste qu'il est retenu et mesuré. Supplémentaires au Centaur les 11, 12, 13 et 14 décembre.

Hervé Guay

LEITMOTIV

En dépit d'un déploiement technologique impressionnant, *Leitmotiv* qui ouvre la nouvelle salle de la compagnie des Deux Mondes, rue Chabot à Montréal, ne s'avère pas un spectacle réussi. Ayant pour thème la guerre, ce drame musical de Michel Robidoux oublie surtout de tenir un discours cohérent à ce sujet. Résultat: l'horreur d'un grave conflit donne lieu à des images splendides mais d'une grande vuidité. D'ailleurs, l'audiovisuel éclipsé carrément les acteurs dans cette production. Il faut dire que le jeu des comédiens tient ici à peu près autant de place que le texte minimal de Normand Canac-Marquis. *Leitmotiv* est à l'affiche du Théâtre des Deux Mondes jusqu'au 5 décembre.

H. G.

BOUSILLE ET LES JUSTES

La NCT propose cette reprise dans une mise en scène musclée de Fernand Rainville. Pour les questions que la pièce pose sur les pactes implicites et explicites qui régissent la communauté des humains; pour la dénonciation féroce de l'oppression de l'homme par l'homme; pour l'intégrité opiniâtre de Boussille qui s'oppose aux intérêts égoïstes d'une famille pour laquelle l'honnêteté et la justice ne sont que des mots; et pour retrouver un auteur au sommet de sa force dramatique, «passez à l'Est!» Cette production en vaut le détour.

Solange Lévesque

FRANKIE ET JOHNNY AU CLAIR DE LUNE

Deuxième pièce de l'auteur américain, Terence McNally, à être jouée à Montréal, cette comédie sentimentale plaira à ceux qui croient sans réserve à l'amour. Les autres, comme moi, seront déçus par une mise en scène lacunaire où seuls les acteurs comptent. Ils s'ébattent en outre dans un décor crème, copie conforme de la réalité. Dans le rôle de Frankie, Louise Portal est désarmante de vérité et son partenaire, Marcel Leboeuf, se défend en Johnny. Dernières ce week-end à la cinquième salle de la Place des Arts.

H. G.

LE CRYPTOGRAMME

Cette première mise en scène de Denise Guilbault est proprement éblouissante, bien appuyée qu'elle a été dans tous les domaines. Il faut dire que Marc Labrèche et surtout Elise Guilbault sont dans une très grande forme. Et à leurs côtés, Louis-Philippe Davignon-Daigneault, à ses débuts lui aussi, s'en tire fort bien. Il s'agit de plus d'un beau texte de David Mamet, dans un registre plus feutré que ce que j'avais vu de lui jusqu'ici. À mon avis, le spectacle à voir à Montréal par les temps qui courent. Supplémentaires jusqu'au 23 novembre.

H. G.

LES COMBUSTIBLES

C'est la guerre. Un professeur, son assistant et une étudiante en sont réduits à se demander quels livres brûler pour combattre le froid. C'est en peu de mots que raconte cette pièce d'Amélie Nothomb. Mais, même avec un argument qui ne manque pas d'intérêt, ce texte souffre de ne pas avoir été écrit expressément pour le théâtre. De plus, à la mise en scène, René Richard Cyr en a trop demandé à des dialogues qui, pour être de brillantes conversations de salon, ne font pas nécessairement un matériel malléable pour une distribution. Le décor de Claude Goyette pèse aussi sur ce spectacle. Dans ce contexte, ni Jean Besrèni Jean-François Casabonne ni même Céline Bonnier n'arrivent à faire décoller cette pièce qui tient l'affiche encore ce week-end à l'Espace Go.

H. G.

JOIE

Pol Pelletier reprend une fois de plus *Joie*. Un solo qu'elle a créé en 1992 et qu'elle n'a cessé de jouer depuis. Ce spectacle lui a aussi valu le prix de la meilleure comédienne de la part de l'Association québécoise des critiques de théâtre cette année-là. Pour le jouer autant qu'elle veut, elle a élu domicile au 55, rue Prince dans le Vieux-Montréal. On y rappelle l'aventure du Théâtre expérimental des femmes.

H. G.

tnm

un texte de Normand Chaurette
mise en scène de Denis Marleau
une création du Théâtre UBU
avec Marc Béland, Andrée Lachapelle, Julie McClemens, Jean-Louis Millette

le passage de l'Indiana

«Un sublime raffinement théâtral.» — LA PRESSE
«Une œuvre d'art.» — SRC, MONTRÉAL CE SOIR
«Le triomphe de l'intelligence.» — LE DEVOIR

COMPLÈT À L'USINE C
5 SUPPLÉMENTAIRES
les 11, 12, 13 décembre à 20 h
et le 14 décembre à 16 h et 21 h

centaur 288-3161
453 St-François-Xavier Vieux-Montréal H2Y 2T1 Place d'Armes

décor Michel Goulet costumes Lyse Bédard musique Denis Gougeon lumière Guy Simard maquillage et coiffure Angelo Bassetti assistance à la mise en scène Michèle Normandin et Allain Roy

THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE • DU 5 AU 30 NOVEMBRE

À USINE C 1345, avenue Lalonde (au sud d'Ontario, entre Paré et Visitation) Métro Beaudry

RÉSERVATIONS : 521-4493
Admission : 790-1245
du mardi au vendredi 20 h, samedi 16 h et 21 h

coproduction théâtre ubu et Théâtre français

CIBL MEDIACOM Champigny

Il est encore temps de s'abonner à la saison 96-97 et de réserver son fauteuil dans le nouveau TNM !
866-8668

Représentation supplémentaire vendredi, 6 décembre à 23h

Les deux mondes

Une femme et un homme tentent de sauver leur amour et de se soustraire à l'Histoire alors que leur pays bascule dans le cauchemar d'une guerre fratricide qui broie les destins individuels.

LEITMOTIV

L'AMOUR. LA GUERRE. LE DESTIN.

Drame musical de Michel Robidoux

Beauté du geste, beauté de la voix, beauté de la musique, beauté des images, beauté du texte, *Leitmotiv* est un hymne théâtral à la beauté qui se crée dans un monde pourtant capable des pires cruautés.

Textes: Normand Canac-Marquis
Mise en scène: Daniel Meilleur
Musique et environnement sonore: Michel Robidoux
Conception visuelle: Daniel Meilleur et Yves Dubé
Lumière: Don Franklin, Costumes: Jill Thomson, Vidéo: Yves Dubé

Avec: Noëlla Huet, mezzo-soprano, Réal Bossé et Caroline Lavigne

Un concept visuel superbe. — Le Journal de Montréal

Le mariage parfait entre l'art et la technologie. — Montréal ce soir, Radio-Canada

Un spectacle qui secoue le milieu théâtral. — Montréal en spectacle, RDI

Bien qu'il s'agisse d'un spectacle plus technologique que *Terre promise* ou *l'Histoire de l'ois*, Daniel Meilleur continue dans *Leitmotiv* à s'adonner au théâtre allusif qui lui a plutôt réussi à ce jour. — Le Devoir

Une pièce remarquable... La surprise de la saison. — CBF Bonjour, Radio-Canada

Du 5 novembre au 8 décembre 1996 (du jeudi au samedi à 20 heures, le dimanche à 15 heures)

SPECTACLE INAUGURAL DU NOUVEAU THÉÂTRE DES DEUX MONDES

7285, rue Chabot (entre les rues Papineau et de Lorimier, au nord de la rue Jean-Talon, métro Fabre).

Prix des billets : 15 \$ (étudiants : 10 \$)
Réservations : (514) 593.4417

Le Théâtre Niveau Parking présente

Jeanne et les anges de Michel Nadeau

PRIX DE LA MEILLEURE PRODUCTION DE QUÉBEC - SOIRÉE DES MASQUES 1995.

COMPLÈT 19, 20, 21, 22, 23, 29 novembre et 5 décembre

THÉÂTRE PÉRISCOPE 2, rue Cremazie Est, Québec. 529-2183

AU THÉÂTRE PÉRISCOPE DU 19 NOVEMBRE AU 7 DÉCEMBRE 1996 À 20 h

LES ARTS

DISQUES CLASSIQUES

Témoignages de notre histoire récente

FRANÇOIS TOUSIGNANT

THE SPRING OF SOMERS
Harry Somers: *North Country* (1948); *Suite pour harpe et orchestre de chambre* (1949); *Lyric, pour orchestre* (1960); *Symphonie n° 1* (1951). Jennifer Scharz, harpe; Orchestre du Centre national des arts. Dir.: Victor Feldbrill. Les disques SRC, collection SM 5000, SMCD5162



Pour les soixante-dix ans du compositeur canadien-anglais Harry Somers, les Disques Radio-Canada offrent un échantillon de quelques partitions écrites dans sa jeunesse. L'idée est bonne, d'autant plus que les catalogues de disques compacts ne regorgent pas d'enregistrements de cette musique.

L'esthétique a vieilli, malheureusement; cette musique, malgré sa haute tenue d'écriture et des moments d'inspiration, n'arrive pas à se sortir de la fascination qu'exerçait au Canada anglais une certaine vision du langage de l'école de Schönberg associée à une technique d'orchestration sans rapport avec la conception même de la musique.

North Country fait tout de même entendre des intuitions très musicales, mais souvent noyées dans le procédé de plume qui se fait trop sentir. La *Suite pour harpe et orchestre de chambre* est d'un romantisme dépassé qui s'écroule sous l'ombre du dernier Mahler et de Chostakovitch. Et le recours aux intervalles tendus dans *Lyric*, qui pouvait sembler original ici il y a trente ans, date douloureusement et n'arrive pas à retrouver la pureté d'un Webern.

Néanmoins, une certaine émotion passe, comme dans la première symphonie, où les harmonies intrigantes interrogent une ligne mélodique qui se cherche une personnalité et une liberté qui lui sont refusées.

Les mouvements lents, si typiques de ce qu'on appelait à l'époque «la musique canadienne qui s'inspire des grands espaces et de la désolation du Nord», procurent tout de même une certaine satisfaction esthétique, sinon artistique. Les plus rapides se perdent souvent en futilités genre «Scherzando» et lassent vite. Curieusement, malgré un certain ennui, on prend intérêt à réentendre quelques parties de la symphonie. Mais cela ne dépasse guère le stade de l'intérêt.

RICHARD VERREAU

Récital-compilation d'airs et d'ensembles d'opéras français et italiens (plus deux airs de Mozart et deux airs de Handel), et de mélodies françaises et italiennes. Richard Verreau, ténor, entouré de Colette Boky, Claire Gagné et Janine Lachance (sopranos), Fernande Chiochio, mezzo-soprano, Luigi Quilico (baryton), accompagnés par l'Orchestre symphonique de Montréal (dir.: Wilfrid Pelletier et Alexander Brott), de l'Orchestre de Radio-Canada (dir.: Pierre Hétu) et des pianistes John Newmark, Janine Lachance, Diane Auger et de Monik Grenier. Fonovox VOX 7833-2

Décidément, la maison Fonovox continue de publier les archives sonores avec une diligence peu commune. Comme bien des parutions précédentes, celle-ci va se révéler incontournable pour quiconque veut conserver un tant soit peu un portrait de notre histoire.

Voici donc un coffret de trois disques consacré au célèbre Richard Verreau dont on oublie souvent la carrière. Si le timbre est superbe, le style de chant, lui, date. On sourit avec sympathie à certains ports de voix, certains effets naïfs, qu'une conception plus moderne de l'interprétation rend parfois comiques. Pourtant, l'art de la voix comme tel reste impressionnant. Bien sûr, le ténor ne chante pas toujours juste, mais enfin, il s'agit d'enregistrements de concerts, sans filet ni possibilité de reprise. On note aussi une manie (si typique de tant de chanteurs pensant trop à la voix plutôt qu'à la musique) de ralentir le tempo pour laisser s'épanouir la note atteinte, «faire expressif».

Il faut aussi souligner l'émotion qu'on a à entendre John Newmark au piano; difficile de ne pas s'émerveiller de ce que l'accompagnateur fait comme beauté dans les Fauré, comme dans la plupart des mélodies. Autour de Verreau, c'est une époque qu'on entend, toute une génération de musiciens dont on croyait avoir perdu la trace et qui revient au jour. On remarquera aussi la formidable progression de l'OSM de 1967 à nos jours, sans parler de l'évolution des moyens d'enregistrement. La toile de fond s'enrichit pour une plus grande compréhension de l'actualité.

Le terrain semble s'avérer une mine d'or pour les musicologues tant la pochette est succinte de commentaires sur la carrière et le rayonne-



SCHUBERT — GIULINI

Franz Schubert: *Messe en mi bémol majeur*, D 950. Ruth Ziesak, soprano; Jard van Ness, alto; Herbert Lippert et Wolfgang Bünten, ténors; Andreas Schmidt, baryton. Chœur de la radio bavaroise, Orchestre symphonique de la radio bavaroise. Dir.: Carlo Maria Giulini. Sony Classical SK 69 290

Les amateurs de musique sacrée qui apprécient les musiciens s'engageant à fond dans la noblesse de la messe sans en dramatiser outrancièrement les côtés plus théâtraux vont adorer cette version Giulini de la rarement jouée (*Grande*) *Messe en mi bémol* de Schubert. Giulini arrive ici à recréer le miracle de son enregistrement du *Requiem* de Fauré: nous suspendre pendant un long moment dans l'éternité, entre la vie et la mort, de la manière la plus simple possible.

Formidable d'inspiration, Giulini mène les magnifiques chœur et orchestre symphonique de la radio bavaroise à des moments d'expression intense.

L'admiration et le plaisir viennent autant de la composition de Schubert que de la beauté du son — le pur plaisir d'entendre un beau son! —, qu'on a parfois tort de négliger.

Bien sûr, les maniaques ou les connaisseurs de ce répertoire exceptionnel chez le compositeur pourraient reprocher un ton un peu amoindri, moins dynamique et énergique que chez Sawallisch par exemple.

Mais ce dernier enregistrement est plus difficile à trouver et il serait bête de se priver du plaisir d'entendre cette messe pour cette seule raison.

Les cinq solistes requis par la partition et retenus par le chef sont tout à fait à la hauteur du message intime que Giulini veut livrer.

C'est bien ce qu'il y a de plus touchant dans cette version: on sent qu'il y a un message à transmettre et que, pour mieux le rendre net, tous s'attachent à toujours plus de beauté. Impression rare et magique de sincérité dans la prière qui enrichira le petit côté croyant qui sommeille quelque part en vous.

ment de l'artiste. Si à l'intérieur les extraits sont bien identifiés, avec les interprètes et les dates d'enregistrement, l'extérieur du coffret est assez navrant.

Vous devez connaître qui est le compositeur pour suivre le répertoire. Je dois dire que je n'ai moi-même pas su reconnaître ce qu'était la mélodie *Lydia*, op. n° 2, comme si le numéro d'opus ou de catalogue sans auteur était suffisant. Plus de rigueur aurait uniformisé la présentation et dissipé l'impression d'un produit un peu trop vite fait.

Le Théâtre LES TROIS ARCS présente

L'Ange et le Corbeau

de Francis Monmart
Mise en scène de Ghyslain Filion
Avec Marie-France Marcotte et Luc Morissette
et les musiciens Mariane Patenaude et Yannik Prevost

Du 20 novembre au 8 décembre
Du mercredi au samedi à 20 h 30 • Le dimanche à 15 h

En coproduction avec la Nouvelle Compagnie théâtrale

4353, rue Ste-Catherine Est
Métro Papineau, autobus 34

BILLETTERIE (514) 253-8974 NCT
ADMISSION BILLETS (514) 790-1245 1 800 361-4595

N.B.

À LA CHAÎNE CULTURELLE FM DE RADIO-CANADA CBF-FM 100,7

www.radio-canada.com

DANSE

Au delà du réel

Mountains Made of Barking est une œuvre sur le rêve, le délire et la démence. Une pièce mélangeant le cinéma, la danse sauvage et même le théâtre.

ANDRÉE MARTIN

Wim Vandekeybus est un touche-à-tout. Metteur en scène, chorégraphe, acteur, photographe et danseur, rien ne lui résiste et tout lui réussit. Eclectique, il est l'homme d'aucune école et il porte une affection particulière au cinéma. Globe-trotter «superactif», sa compagnie tourne actuellement avec trois spectacles différents, pendant qu'il prépare une création pour la Batsheva Dance Company d'Israël et cogite un scénario pour un film de fiction. Créateur prolifique, il signera bientôt sa douzième création, parmi lesquelles une pièce de théâtre, deux vidéos et un film. Artiste de génie, il s'est déjà mérité deux Bessie Award à New York, l'un en 1987 pour *What the Body Does Not Remember*, sa toute première pièce, et l'autre en 1990 pour sa seconde création, *Les Porteuses de mauvaises nouvelles*. De même, il a remporté le Prague d'Or et le Dance Screen Award 1991 pour sa vidéo *Roseland*, réalisée avec le vidéaste Walter Verdin, et le prix spécial du jury au Festival international du film de Bruxelles en 1993, pour son film *Elba and Federico*. Avec tout ça, on se demande si l'homme en question, grand et costaud, a encore le temps d'avaler un petit déjeuner le matin.

Insolite

Dans les spectacles d'Ultima Vez, la logique n'a plus d'emprise sur rien ni personne. Voir une œuvre de Vandekeybus demeure toujours une expérience en soi. On ne peut prévoir à l'avance les terrains, en général glissants, vers lesquels il va nous emmener. Avec *Mountains Made of Barking* (*Des montagnes faites d'abolements*), présenté les 21 et 22 novembre prochains à la salle Maisonneuve de la Place des Arts, le créateur flamand joue avec l'onirisme, l'hallucination et la démence. «Il est clair que dans cette pièce nous travaillons avec des visions cauchemardesques, explique Wim Vandekeybus. Quand on rêve, tout est possible. On peut changer continuellement d'atmosphère, et le rythme est beaucoup plus rapide que dans la vie normale. Les cauchemars et les rêves sont souvent très courts. En quarante secondes, on peut réver toute une histoire, avec des tonnes



OCTAVIO ITURBE
Un des étranges personnages de *Mountains Made of Barking*.

de détails. Souvent on y voit des gens qui ont un corps mais qu'on ne peut reconnaître parce qu'ils sont sans visage. C'est cette logique qui m'intéresse et autour de laquelle j'ai construit ma pièce.» La folie du rêve, l'étrangeté du rêve, la complexité et l'intensité du rêve.

À l'image du très connu Édouard Lock, la facture chorégraphique de Vandekeybus s'enracine dans les enchaînements casse-gueule, la prise de risque, la beauté comme la vérité de l'effort physique et de la fatigue. Ceux qui ont vu ses spectacles à Montréal dans le cadre du FIND — 1989, *Les Porteuses de mauvaises nouvelles*, 1991, *Toujours les mêmes mensonges*, et 1993, *Her Body Doesn't Fit Her Soul* — se souviendront sûrement de variations particulièrement enlevées et d'univers un peu fous, délicieux à regarder. «Même s'il y a beaucoup de choses qui se passent sur scène, ce n'est pas l'histoire qui est importante, mais plutôt l'intensité. Il y a des moments très intenses dans ce spectacle, mais il y a aussi des instants quotidiens, ou encore presque surréels. Pour moi, il est important d'utiliser une énergie très manifeste, qui communique quelque chose.» Dans la pièce présentée à Montréal, Vandekeybus a ajouté à cela une sorte de «sens dessus dessous» bizarre, où la bête fait face à l'humain. Parfois les danseurs s'exécutent avec des masques poilus sur la tête, parfois ce sont des peaux de moutons qui les habillent, etc.

Souvent poussé à son paroxysme, le

nombre d'images, d'informations et d'idées dans les spectacles d'Ultima Vez ne laisse personne sur sa fin. «J'essaie toujours de mettre beaucoup de choses dans un spectacle, presque trop même. Le public doit être à la fois bouleversé par les idées qui lui sont proposées, mais aussi, il doit avoir suffisamment de matière pour interpréter lui-même ce qu'il voit.» L'apport du film, élément de départ d'un bon nombre de ses pièces contribue à cette multiplicité du regard. Dans *Mountains Made of Barking*, les séquences ont été filmées au Maroc, terre natale de Saïd Garbi, le danseur aveugle de la compagnie. «Autour du film, j'ai construit le spectacle. Il y a plein de choses dans le film qui créent une atmosphère surréelle et qu'on ne peut pas refaire sur la scène. Des écrits comme l'Américain Paul Bowles et Milorad Pavis, dont j'ai utilisé certaines histoires, m'ont aussi influencé. J'aime faire la transposition de la littérature à la scène, même si en définitive on ne parle pas vraiment. Cependant, *Mountains Made of Barking*, c'est clairement une histoire, un triangle, entre le Maroc, le rêve et la scène.»

MOUNTAINS MADE OF BARKING

Wim Vandekeybus
Les 21 et 22 novembre
à la salle Maisonneuve
de la Place des Arts

THÉÂTRE DU RIDEAU VERT

MOLIÈRE

mise en scène : Guillermo de Andrea

LE MALADE IMAGINAIRE

Rémy Girard
Guyline Tremblay
Linda Sorgini
Alain Zouvi
Edgar Fruitier
Violette Chauveau
Ghyslain Tremblay
Jean-Pierre Chartrand
Stéphane Brulotte
Reynald Robinson
Louis Champagne
Fidelle Boissonneault
Alexandrine Latendresse

concepteurs : Daniel Castonguay, François Carbeau, Michel Beaulieu, Catherine Gadouas, Jean-Marie Guay

BANQUE LAURENTIENNE

du 12 novembre au 7 décembre
réservations : 844-1793 groupes : 527-3644 844-1793
http://www.scoopnet.ca/rideauvert

COUP DE THÉÂTRE À LA SOIRÉE DES MASQUES. Winston Colquhoun se rend dans les coulisses du Monument national à quelques minutes du début de LA SOIRÉE DES MASQUES, gala de l'Académie québécoise du théâtre présenté en simultané à la Télévision de Radio-Canada. **Dimanche 17 novembre à 19 h 30**

L'ENSEMBLE ARION dans un Concert des trois nations. Au programme : Leclair, Bach, Frescobaldi, Castellet et Telemann. **CONCERT DIMANCHE 17 novembre à 13 h 30**

GISELE SCHMIDT se raconte à Michelle Rossignol. Une série de dix entretiens passionnants! **BONJOUR GISELE** **Le dimanche à 17 h 30**

I MUSICI DE MONTREAL, direction : YULI TUROVSKY, gagnant au Gala de l'ADISQ du meilleur album classique (orchestre et grand ensemble) en concert dans des oeuvres de Penderecki, Marcello et Verdi. Soliste : **Philippe Magnan**, hautbois. **RADIO-CONCERT** **Lundi 18 novembre à 20 h**

DENISE BOMBARDIER anime **COMME UN GRAND LIVRE OUVERT**, une série de cinq tables rondes au SALON DU LIVRE DE MONTREAL (enregistrées du 15 au 17 novembre). Vous entendrez les François Ricard, Michèle Morgan, Jacques Languiand, Guy Fournier, Pierre Monette, Sylvain Lelièvre, Dany Laferrière, Marco Micone et autres. **COMME UN GRAND LIVRE OUVERT** **Du lundi 18 au vendredi 22 novembre à 13 h**



LES ARTS

VITRINE DU DISQUE

Mazzy Star est une drogue

SYLVAIN CORMIER

AMONG MY SWAN

Mazzy Star
Capitol/EMI

Midi. Le soleil plombe. Fait trop chaud pour dormir, aussi. Le mieux à faire est encore d'observer la progression lente mais inexorable d'une coccinelle sur le bitume. Pas difficile de la suivre. Sa carapace scintille comme la vitre d'une montre-bracelet. De temps à autre, une auto passe. Trois fois, la

coccinelle réapparaît, intacte. La quatrième fois est fatidique. Crouch. La fille au bord de la route, assise à l'Indienne, soupire. Combien de temps avant la prochaine bestiole?

Écouter la musique du groupe sud-californien Mazzy Star, c'est à peu près ça. Trois quarts d'heure de délicieux ennui distillé en folk-rock. Une fille qui chante joliment mais sans effort, à qui l'idée même d'ouvrir la bouche semble ne pas trop plaire. Un gars derrière avec une guitare, qui se choisit deux ou trois accords et les répète jusqu'à ce qu'il s'endorme sur le manche. La fille s'appelle Hope San-



doval. Belle à faire suer. Même moue dégoûtée que Béatrice Dalle. Le gars, David Roback, est un grand échafalé de néo-beatnik à bérêt et à rouflaquettes. Antipathiques, tous les deux. Le couple en est à son troisième album, qui est pareil au deuxième (*So Tonight That I Might See*, 1993), lequel aurait pu être confondu avec le premier (*She Hangs Brightly*, 1990). L'un des nouveaux titres, *Cry, Cry*, ressemble à leur chanson la plus connue, *Fade Into You*, comme une coccinelle à une autre coccinelle. Même guitare *slide* planante, même ton dédaigneux. Aucune évolution perceptible à l'œil nu. Remarquez, il s'agirait de prendre le temps: on finirait par déceler un mouvement.

C'est tout le temps la même chose et c'est parfait ainsi. Le plus souvent, ce sont de lancinantes ballades égrenées par d'élémentaires *pickings* de guitare électrique repiqués sans vergogne aux Doors ou au Velvet Underground (*Rhymes Of An Hour*). Ou alors du folk d'inspiration dylanienne, à base d'harmonica et de guitare acoustique (*Flowers In December*). Ou encore du néo-Pink Floyd injecté en intraveineuse (l'hallucinogène *Umbilical*). Rien de bien original, je vous l'accorde. Mais la musique de Mazzy Star est en quelque sorte la quintessence de toutes les musiques de drogues, délicieusement engourdissante, paresseusement jouissive, irrésistible dès la première dose, avec la chanteuse la plus diaboliquement envoûtante qui soit en guise de *pusher*. Dotée du genre de voix qui, susurrée au fond de l'oreille, vous convaincrait de fumer une biibitte à patate.

autres Red Hot Chili Peppers, qui s'y colle. A lui la visite annuelle au *Cheznous* des légendes du rock. Je fais le cynique exprès, parce que, Neil Young excepté, on tient pour acquis que tous les survivants des années soixante ne sont bons qu'à brouter dans les pâturages du parc jurassique. Rubin a déjà prouvé le contraire avec Johnny Cash, redéfinissant le patriarcal country en folksinger immortel.

Il vient de refaire le coup avec Donovan: on supposait le héraut du *flower power* britannique définitivement perdu dans un champ de luzerne, mais Rubin l'a retrouvé sans problème au fin fond de l'Irlande et lui a demandé d'écrire une chanson par jour. Le résultat est désarmant: de la centaine de titres fournis, les quatorze qui composent *Sutras* sont d'une telle fraîcheur, arrangés par Rubin avec un tel tact que le Donovan hippie (*High Your Love*), le troubadour celtique (*Lady Of The Lamp*), le folksinger dylanien (*Please Don't Bend*), l'apôtre de la paix universelle (*Deep Peace*) et l'avocat de la planète Terre (*Everlasting Sea*) resurgissent comme au premier jour.

Ce n'est pas un retour, c'est Donovan tel qu'en 1966, glorieusement babacool, assumé comme tel, véritable baume sur le cynisme ambiant. Sans le moindre relent nouveautéux. A peine une odeur de pelure de banane brûlée.

◆◆◆
K
Kula Shaker
(Sony)

Il n'est pas toujours original, ce quatuor londonien qui pige joyeusement son inspiration chez les Yardbirds, les Byrds et autres amis psychédéliques de la génération précédente. Mais il fait toujours fichtrement bien son boulot: *Hey Dude* ou *Smart Dogs*, par exemple, sont des chansons brillantes, qu'il fait bon entendre retentir dans des caisses de son considérables et qui réinterprètent le genre plutôt que de simplement le ressasser.

«Si vous connaissez votre histoire, vous saurez lire entre les lignes», chantent-ils de façon révélatrice sur *Grateful When You're Dead* — bonjour la référence. Leur façon de lire entre les lignes et de trouver leur voie sur un terrain rebattu explique comment les Kula Shaker réussissent à se distinguer vraiment avec leurs pièces maîtresses, des chansons aux accents hindous, intégrations de styles très réussies entre le rock anglais et les mélodies d'inspiration religieuse. *Govinda* et *Tattva*, les deux exemples principaux de ces mariages interethniques, réussissent à planer dans les hautes sphères célestes tout en dansant le rock avec abandon.

Est-ce que ces deux chansons valent tout un disque? Avec ces refrains bien ancrés dans l'esprit, on aurait bien envie de dire oui.

Rémy Charest

JAZZ ET BLUES

Le plus grand altiste du temps présent

SERGE TRUFFAUT
LE DEVOIR

Jackie McLean? C'est la précision dans le cri. C'est la sacralisation du saxophone alto. C'est l'enthousiasme toujours renouvelé. C'est la passion jamais altérée. Jackie McLean, c'est un grand.

Aujourd'hui, il nous revient. Mais il ne nous revient pas comme d'habitude. En fait, il faudrait dire qu'aujourd'hui, il a réintégré le bercail. Lequel? Blue Note. Trente ans après avoir mis un terme au lien qu'il avait avec Blue Note, les pontes du Blue Note nouveau ont décidé de lui faire une offre qu'il ne pouvait refuser.

Il était temps. Il était grandement temps. Pourquoi donc? Parce que ce saxophoniste alto né le 17 mai 1932 à New York est l'une des têtes magnifiques de la note bleue. Parce que McLean est la tête bop la plus injustement oubliée du jazz. S'il n'est pas de la trempe d'un Charlie Parker, il est par contre de la trempe d'un Max Roach, d'un Sonny Rollins ou d'un Jimmy Heath.

Comment illustrer cela? En écoutant son nouvel album, *Hat Trick* sur Blue Note, on s'est dit: «Ceux et celles qui ne connaissent pas ce grand bonhomme ne soupçonnent pas l'étendue du bonheur musical qu'ils se préparent. Si, bien évidemment, ils et elles font une OPA sur l'album en question». Parce que ce *Hat Trick*, c'est une porte d'entrée magnifique sur un art souverain.

Pour atteindre le stade de la plénitude musicale, Jackie McLean a travaillé davantage au développement tous azimuts du jazz qu'à sa conservation. Il a toujours joué devant plutôt que derrière sans pour autant, il est important de le souligner, avoir nié l'histoire.

Lorsque, par exemple, il s'empare comme sur son dernier album d'une pièce écrite il y a des lunes — on pense à *Bags' Groove* de Milt Jackson, au *Solar* de Miles Davis, au *Left Alone* de Mal Waldron et Billie Holiday —, notre McLean fait dans la transformation comme dans la transfiguration. Il n'est jamais hors jeu. Il est toujours hors pair.

Parce qu'à l'alto, il est plus que jamais le plus grand. On parle évidemment des altistes vivants. Attention! Par là, on ne veut pas signifier que les autres saxos sont des branquignoles. On veut juste signaler que McLean... Que c'est comme ça: il est le plus grand altiste du temps présent.

Une fois cela convenu ou acquis, tout un chacun devrait, on l'espère, s'émerveiller de la manière avec laquelle il brosse ses notes. Il fait cela de façon si incisive, si convaincante, qu'il devient pour ainsi dire l'auteur des pièces écrites par Jackson, Davis, Waldron et Holiday.

Pour le confectionner, ce truc du chapeau, McLean s'est entouré de quelques-uns des meilleurs franc-tireurs de la scène new-yorkaise. Il y a Nat Reeves à la contrebasse, Lewis Nash à la batterie, et Junko Onish, une pianiste d'origine japonaise. Chose remarquable, tous jouent avec le souci de la cohésion.

Ils sont vifs. Ils sont brillants. Ils sont précis. Ils sont incisifs. Ils sont inventifs. Et comme ils sont cela, ils s'avèrent les émules de Jackie McLean. A cet égard, il faut confier que notre McLean a été pendant des années le doyen de la faculté de musique de l'université d'Hartford. Bien de ses ex-élèves sont aujourd'hui, comme Nat Reeves par exemple, des accompagnateurs très appréciés. Très recherchés. Bref, McLean a la fibre pédagogique.

Outre les pièces écrites par d'autres, McLean a enregistré deux de ses compositions dont la célèbre *Little Melonae*. L'autre? *Bluesnik*. Puis? On aurait aimé qu'il enregistre davantage de ses morceaux. Parce que, lorsqu'on va fouiner dans ses anciennes productions, on constate que McLean a toujours été un compositeur ayant le don de la surprise. Parfois divine, la surprise. Allez! Achetez-vous ça. Vous ne devriez pas le regretter.

En bleu et noir

De toutes les compagnies engagées dans un vaste programme de réédition, MCA doit être félicitée. Car ce qu'elle fait avec l'étiquette Impulse est remarquable. Question rapport qualité/prix, il ne se fait pas mieux.

Aujourd'hui, elle nous propose le remarquable, la splendide *Today and Now* de Coleman Hawkins. Le grand homme du saxophone, le ténor, avait enregistré cette galette en compagnie du pianiste Tommy Flanagan, du contrebassiste Major Holley et du batteur Eddie Locke. Il avait enregistré cela le 9 septembre 1962.

Il faut insister sur la date. Pourquoi donc? Parce qu'à écouter les morceaux choisis qui sont très bien construits, très bien policés, on réalise que le doute est vraiment une grande vertu. De quoi donc? C'est ceci: en 1962, Hawkins régnait depuis trois décennies sur le ténor. Et alors? Il régnait depuis longtemps et pourtant il doutait toujours de lui.

Il se demandait constamment s'il avait encore quelque chose à dire. A communiquer. Ce faisant, il cherchait, il étudiait constamment. Tenez, au moment de cet enregistrement, il passait bien de son temps à écouter et décortiquer Brahms et Bartók. A toujours chercher, à toujours étudier, Hawkins finissait toujours par nous proposer quelque chose de nouveau. Tout cela pour dire que ce *Today and Now* est un chef-d'œuvre.



JIMMY KATZ
Coleman Hawkins

PALMARÈS • DISQUES

Champigny

CLASSIQUE



MÉLODIES ET AIRS D'OPÉRA
Richard Verreau
FONOVOX (S.D.C.)

1. OPÉRA POUR DEUX, DUBEAU/MARION, ANALEKTA 16,95\$
2. MONTSÉGUR, LA NEF, ALLEGRO 17,95\$
3. AGNUS DEI, ARTISTES DIVERS, WARNER 16,95\$
4. LES MUST, VOL. 4, ARTISTES DIVERS, ANALEKTA 4,95\$
5. CHANT D'AMOUR, BARTOLI/CHUNG, PGS 16,95\$

JAZZ BLUES INTERNATIONAL

1. MEMORIA, PETRU GUELFUCCI, MUSICOR 17,95\$
2. CESARIA, CESARIA EVORA, BMG 17,95\$
3. VOYAGE, DUPÉRÉ/VELLE, MCA 16,95\$
4. NIGHT TO NIGHT, GEOFFREY ORYEMA, EMI 16,95\$
5. IT HAPPENED ONE NIGHT, HOLLY COLE, EMI 13,95\$

POP FRANCOPHONE

1. LE DÔME, JEAN LELOUP, SELECT 17,95\$
2. 40 CHANSONS D'OR, CHARLES AZNAVOUR, EMI 23,95\$
3. LA MÉMOIRE DES BOÎTES À CHANSONS, ARTISTES DIVERS, MUSICOR 24,95\$
4. QUATRE SAISONS DANS LE DÉSORDRE, DANIEL BÉLANGER, SELECT 17,95\$
5. LIVE, ABBITIBBI/DESJARDINS, BMG 15,95\$

POP ANGLOPHONE

1. ANTHOLOGY 3, THE BEATLES, EMI 29,95\$
2. NEW BEGINNING, TRACY CHAPMAN, WARNER 16,95\$
3. DUMMY, PORTISHEAD, PGS 17,95\$
4. NINE OBJECTS OF DESIRE, SUZANNE VEGA, PGS 17,95\$
5. SPIRITCHASER, DEAD CAN DANCE, PGS 16,95\$

SUGGESTIONS

L'AUBE ENCHANTÉE
Daoust/Starnard
ATMA/S.R.I. 14,95\$

ROUTE MANSET
Artistes divers
EMI 15,95\$

Jean René
Grignotti La Souris
16,95\$

4380, rue Saint-Denis 844-2587 Mail Champlain 465-2242

SOLEIL NOIR

Chorégraphie et mise en scène de Myriam Naisy
Gioconda Barbuto - Anik Bissonnette - Louis Robitaille

Une présentation du Théâtre d'aujourd'hui.
Une production de Danse-Théâtre de Montréal
en collaboration avec la Banque Laurentienne.

Du 21 novembre au 1^{er} décembre 1996

Au Théâtre d'aujourd'hui, 3900, rue Saint-Denis
Réservations : 262-3900

théâtre d'aujourd'hui
LE COEUR DE LA CRÉATION QUÉBÉCOISE

BANQUE LAURENTIENNE

"Je persifle et je siffle"

Sol

COMPLÈT

du 2 novembre

du mardi au vendredi à 20 h
samedi à 17h et 20 h 30

Les Salles du Gesù
1290, rue de Bligny (côté Place des Arts)

Info/Réservations
(514) 861-4036

BILLETTS
(514) 790-1245
1 800 361-4595

SRG # Télévision CKAC 730

ADMISSION

LES ARTS
TÉLÉVISION

Un sujet vendeur

Fidèle à sa nouvelle orientation, l'équipe d'Enjeux concocte une émission sur le coma

PAULE DES RIVIÈRES
LE DEVOIR

En réalité ou en fiction, les téléspectateurs ont tout vu. Du sang, du sexe, de la violence. Tant et si bien que le petit écran n'accroche plus comme avant. Tant et si bien que les télédiffuseurs sont prêts à tout pour nous retenir.

Prenez le cas de l'émission d'affaires publiques *Enjeux* qui, dans son édition de lundi prochain, qui sera entièrement consacrée au coma, joue comme jamais avec les émotions des téléspectateurs. Il est probable que ce reportage, présenté en pleine période de sondages BBM sur les cotes d'écoute, fera grimper la moyenne: le téléspectateur est entraîné du début à la fin dans un tourbillon d'émotions, à mesure que défilent les différentes personnes qui, atteintes de coma traumatique, racontent leur histoire. Ce n'est un pique-nique ni pour les malades, ni pour leur entourage, et le courage quotidien exigé de tous est immense. Et touchant. Mais la quantité de larmes versées sur le sofa deviendra-t-elle la mesure du succès dans le domaine des affaires publiques?

Lundi soir à 21h, donc, Simon Durivage, le Claude Charon de Radio-Canada, nous dit d'entrée de jeu ceci: «On pense que ça n'arrive qu'aux autres. Eh! bien, ça peut tous nous arriver.» Cette subtile entrée en matière nous projette brutalement dans la plasse émotionnelle du «Et si ça m'arrivait?», question de resserrer l'identification avec les patients et leurs familles évoluant devant nous.

«La qualité de ce reportage, plaide Jacques Auger, rédacteur en chef de l'émission, c'est qu'à travers l'émotion, toute l'information circule.» Hum! M. Auger se défend bien d'avoir effectué un virage majeur et abandonné l'enquête au profit de thèmes plus spectaculaires à *Enjeux*. «C'est une question d'approche. Je crois qu'il est plus efficace de toucher les institutions en passant par les individus», dit-il encore.

Pour appuyer ses dires, il aurait pu citer le reportage présenté lundi dernier sur les délateurs, qui, à travers l'histoire de deux individus, pose un jugement sévère sur la Sûreté du Québec. Ou, mieux encore, le reportage présenté quelques semaines plus tôt sur les médecins qui évaluent les accidentés du travail afin de déterminer si oui ou non ils sont admissibles à des indemnités. Les cas individuels étaient là, les chiffres aussi, ainsi que les entrevues avec tous les joueurs de l'histoire. Ça, c'est l'*Enjeux* qui fait des affaires publiques, comme il en a le mandat.

Deux vitesses

Depuis septembre en fait, nous avons droit à un *Enjeux* à deux vitesses, tantôt informatif, tantôt racoleur. Le second n'exclut pas le premier, bien entendu, mais il est clair que le volet spectaculaire, sensationnel, prend de plus en plus de place à l'émission. D'ailleurs, la première émission de la saison avec Simon Durivage reflétait parfaitement ce virage, avec le traitement donné au reportage sur l'américanisation du hockey. Une cascade d'entrevues éclaires,



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Après le sang, le sexe et la violence, le coma...

des images défilant à grande vitesse, de la musique martelant les images. Et surtout, un nouvel animateur chargé de donner une identité à l'émission et de faire grimper les cotes d'écoute. Depuis septembre, elles tournent autour de 700 000, comparativement à 560 000 l'année dernière.

L'émission la plus regardée cette année fut un documentaire produit par la BBC, portant sur les relations entre les bêtes et les humains; vient ensuite le reportage sur un directeur de garderie Montessori qui agresse

sexuellement des enfants, suivi du fameux reportage sur l'expertise des médecins de la CSST et autres organismes gouvernementaux, le meilleur de la saison.

Mais la direction de Radio-Canada voit encore plus loin: elle veut qu'au moins 850 000 personnes regardent son émission d'affaires publiques. «Nous voulons rejoindre le plus large public possible», dit Jacques Auger.

L'année dernière, la direction de Radio-Canada avait cru faire un bon coup en rapatriant Pierre Nadeau, alors délégué du Québec à Boston. Mais la participation de M. Nadeau à l'émission s'est avérée minimale et il n'a pas réussi à créer un lien avec son public. D'où la décision de faire appel à M. Durivage cette année, bien apprécié des téléspectateurs de Radio-Canada.

Depuis l'automne 1995, *Enjeux* a allégé sa formule, privilégiant deux ou trois reportages par émission plutôt qu'un. On est déjà loin du temps où *Enjeux* inaugurait — en 1994 — sa saison avec une enquête approfondie sur l'administration du Mont-Tremblant. Un tel tour de la question est impensable aujourd'hui.

En revanche, ça bouge à l'émission depuis septembre. Et à côté des petits reportages plutôt insignifiants, comme celui sur des filles heureuses de se trouver au Cirque du Soleil, on a également droit à des enquêtes sur des sujets peu traités, comme celui qui sera présenté le lundi 25, sur les écoliers qui accusent injustement leurs enseignants d'agression sexuelle, avec ce qu'une telle plainte peut signifier pour l'enseignant dont la carrière est à jamais brisée.

À QUÉBEC



Christian Vézina

ARCHIVES LE DEVOIR

Quatre manières de bien dire

Christian Vézina ressuscite les contes de Jacques Ferron au Café-Spectacles du Palais Montcalm

RÉMY CHAREST
CORRESPONDANT
À QUÉBEC

Pour Christian Vézina, diseur de poésie extraordinaire et raconteur hors pair, c'est un peu comme s'il passait de la sécheresse au déluge. Depuis un an, on l'avait bien vu sur les scènes de Québec, si ce n'est un petit tour de scène à la Maison Hamel-Bruneau au printemps dernier. Et tout à coup, le voilà qui livre quatre spectacles en un mois à peine, dans quatre catégories bien différentes.

Lundi soir, 18 novembre, dans le cadre de la série Classique et Cie de l'Institut canadien, il participe d'abord, avec la claveciniste Catherine Perrin, au spectacle *Les Temps chimeriques*. Un rassemblement poésimusicale où les époques et les styles se frotteront de façon insinuée, Ferré, Aragon, Vigneault, Verlaine et Lamartine se faisant entendre entre Bach et Buxtehude. Le 23, cinq jours plus tard, il livre un genre d'initiation littéraire au Centre d'art Lachapelle de Vanier, sous le titre *Et quand je vous dis ça, vous sentez quelque chose?*, avec en vedette des auteurs fétiches comme Jacques Prévert, Boris Vian, Michel Garneau ou Rostand pour son *Cyranos*. Le 15 décembre, il y aura aussi un spectacle pour enfants, à la Bibliothèque de Lévis, spectacle dont Vézina est d'autant plus fier parce qu'il s'agit d'un conte issu de sa propre plume — inutile de dire qu'il aimerait bien le reprendre ailleurs si on lui en donne la chance.

Mais le plus gros de la série — en partie parce qu'il met aussi pour l'occasion le chapeau du producteur —, c'est sans aucun doute sa *Veillée chez le Maréchal-Ferron*, soirée où la poésie au sens strict cède le pas à la poésie au sens large qu'on retrouve dans les contes de l'immortel Jacques Ferron. Les 28 et 29 novembre et les 4 et 5 décembre, au Café-Spectacles du Palais Montcalm, Vézina ressuscitera sur scène avec tout l'enthousiasme dont il est capable (ce qui est considérable) les histoires touchantes, drôles et savoureuses de cet écrivain remarquable tombé dans un regrettable

purgatoire depuis son décès, il y a quelques années.

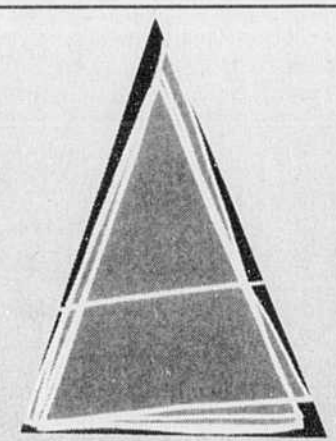
La marmite Ferron

Christian Vézina est tombé dans la marmite Ferron grâce à sa sœur, qui lui remettait avec insistance un de ses recueils, il y a quatre ou cinq ans. «J'ai pas été capable de reposer le livre, lance-t-il d'emblée. Je lisais et parfois je pleurais de rire, parfois je pleurais tout court. C'est un auteur raffiné et paysan, fort en réalisme et habité par un imaginaire débridé, dont la plume est dotée d'une élégance un petit peu surannée, mais aussi d'un esprit très moderne.»

Pour le style, on n'a qu'à voir *Le Paysagiste*, conte sur un rêveur un peu simplet que Vézina juge très approprié «pour notre époque rentable» et qui commence ainsi: «Un paresseux doublé d'un simple d'esprit, celui-ci pensant pour celui-là, qui travaillait pour l'autre, vivait tout au milieu d'un grand loisir.» Pour l'imagination, on pensera à l'histoire de Mélie, femme aux enfants partis, délaissée de son mari, qui adopte un veau pour se désennuyer, veau qui fera des études et deviendra avocat sous le nom de maître Le Bœuf, bien entendu. Pour le réalisme dans ses côtés cocasses, on a aussi *La Fâcheuse Compagnie*, où Ferron raconte ses débuts comme médecin de campagne et ses démêlés avec des cochons qui décident de le suivre à travers un village.

Touchant, doté d'un humanisme exemplaire, Ferron offre une matière riche et séduisante, dont on ne sait plus se passer une fois qu'elle nous a été montrée.

«J'essaie de remettre sur la carte un de nos principaux écrivains», résume Vézina. S'il y a quelque chose qui peut le faire, c'est bien cet extraordinaire missionnaire des mots. Un talent comme celui-là, une capacité de rendre des textes écrits aussi vivants et convaincants quand ils sont parlés, c'est bien plus rare que les canicules au mois de novembre. Ne manquez donc pas sa version moderne de la veillée d'antan, si appropriée pour les temps de froidure. On vous aura pré-



AGAC
ASSOCIATION DES
GALERIES D'ART
CONTEMPORAIN

324, boulevard
Saint-Joseph Est,
Montréal
(514) 843-3334

Service offert au public:
CEOA
(Centre d'évaluation
d'œuvres d'Art)

Accessible sur Libertel:
<http://www.libertel.montreal.qc.ca/info/assoc/galleries>

Le réseau des
galeries d'art
contemporain...

MONTREAL



OTTAWA

EASTMAN

riverin-arlogos
ART CONTEMPORAIN

Du 14 décembre 1996 au 31 janvier 1997
«Petits formats» • «Petits trésors» • NOËL 1996
NORMAN BLUHM • SERGE LEMONDE • FERNAND TOUPIN
197, Chemin du Lac d'Argent, Eastman (Québec) JOE 1PO Tél.: 514-297-4646
Du jeudi au dimanche de 13 h 30 à 17 h 30

QUEBEC

Aline Martineau
Jardins d'hiver
17 novembre - 22 décembre

GALERIE ESTAMPE PLUS
49, rue Saint-Pierre, Québec Tél.: (418) 694-1303

LOUIS-PIERRE BOUGIE

Œuvres récentes
Jusqu'au 3 décembre

Galerie Madeleine Lacerte
1, côte Dinan, Québec, Qc Tél.: 1.418.692.1566

Artistes de la galerie

JUAN JOSÉ CAMBRE
GINETTE DÉZIEL
CARLOS GORRIARENA
JUAN SCHNEIDER

Œuvres sur papier et petits formats

Jusqu'au 14 décembre

GALERIE
Lilian
Rodriguez
3886, rue Saint-Hubert
Montréal
Renseignements:
281-8556

CHARLES GAGNON

Du 16 novembre au 20 décembre

GALERIE RENÉ BLOUIN
372, RUE STE-CATHERINE OUEST, CH. 501
MONTREAL TEL.: (514) 393-9969

DOMINIQUE SARRAZIN

Calame

Œuvres récentes

21 novembre - 21 décembre 1996

GALERIE GRAFF

963, Rachel Est, Montréal, Qc H2J 2J4 Tél.: (514) 526-2616

CARLOS GALLARDO
et
JENNIFER MACKLEM
Dernier jour

MARCEL SAINT-PIERRE
et
OLIVER DORFER

23 novembre - 18 janvier

Galerie Éric Davlin
460, Sainte-Catherine Ouest
Espace 403
Montréal H3B 1A7
Tél.: 514-866-6272
Fax: 514-866-7284
Du mercredi au vendredi de 12 h à 18 h,
le samedi de 12 h à 17 h

galeriericdevlin

GALERIE

ELENA LEE
VERRE D'ART

RÉTROSPECTIVE

FRANÇOIS
HOUDÉ

Jusqu'au 3 décembre 1996

1428, SHERBROOKE OUEST
MONTREAL (QUÉBEC) H3G 1K4
Du mardi au vendredi de 11 h à 18 h,
le samedi de 11 h à 17 h

Tél.: (514) 844-6009 • Fax: (514) 844-1335



GALERIE TROIS POINTS
JOCELYNE AUMONT

STÉPHANIE BÉLIVEAU
DERNIÈRE JOURNÉE

JEAN-MARIE
MARTIN

Du 23 novembre au 21 décembre

372, rue Sainte-Catherine O., suite 520
Montréal Tél.: (514) 866-8008
Du mercredi au vendredi de 12 h à 18 h,
le samedi de 12 h à 17 h

YVES
GAUCHER

PROFIL, 1957 - 1996
40 années de gravure

Pour l'événement:
lancement d'une monographie
et de 16 nouvelles estampes.

GALERIE SIMON BLAIS

4521, rue Clark Montréal H2T 2T3 514.849.1165
Ouvert du mardi au samedi de 10 h 00 à 17 h 30

Edmund Alleyne

Slow Dance

Dernière journée

GALERIE CHRISTIANE CHASSAY
372, rue Sainte-Catherine Ouest, Salle 418, Montréal H3B 1A2, Tél. + télécopieur: 514 875-0071

EVERGON

The dancer series

jusqu'au 21 novembre

JANE
KEWIN

Du 22 novembre
au 5 décembre

VERNISSAGE le 24 novembre

GALERIE
L'AUTRE ÉQUIVOQUE
333, RUE CUMBERLAND
OTTAWA
TÉL.: (613) 789-7145

Du lundi au samedi de 10 h à 17 h 30,
le dimanche de 13 h à 17 h 30

ŒUVRES IMPORTANTES

MAÎTRES
QUÉBÉCOIS

BORDUAS, COMTOIS, COSGROVE,
DALLAIRE, DAUDELIN, FERRON,
GAGNON, LEMIEUX, LETENDRE,
MCEWEN, MORRICE, PELLAN,
RIOPELLE, ROBERTS, TOUPIN,
VAILLANCOURT

JUSQU'AU 23 NOVEMBRE

WADDINGTON & GORCE
1446, rue Sherbrooke Ouest
Montréal H3G 1K4
Tél.: 847-1112 Fax: 847-1113
Du mercredi au samedi de 10 h à 17 h



LA GUILDE GRAPHIQUE
MONTREAL

Jusqu'au 30 novembre 1996

Exposition des

huiles et acryliques de Mireille MORENCY-LAY
intaglios et eaux-fortes de Richard LACROIX
eaux-fortes de Simone et Henri JEAN

9, rue Saint-Paul Ouest, Vieux-Montréal Tél.: (514) 844-3438
Du lundi au samedi ouvert de 10 h à 18 h Dimanche de 12 h à 17 h

LOUISE PAILLÉ

«DANSE MACABRE»

Dernière journée

Galerie Yves Le Roux

5505, boul. Saint-Laurent, espace 4136, Montréal Tél: 495-1860 Fax: 495-3989

LES ARTS
ARTS VISUELS

Le cirque Riopelle

Une rétrospective et un lancement mettent encore une fois en relief le talent exceptionnel du maître

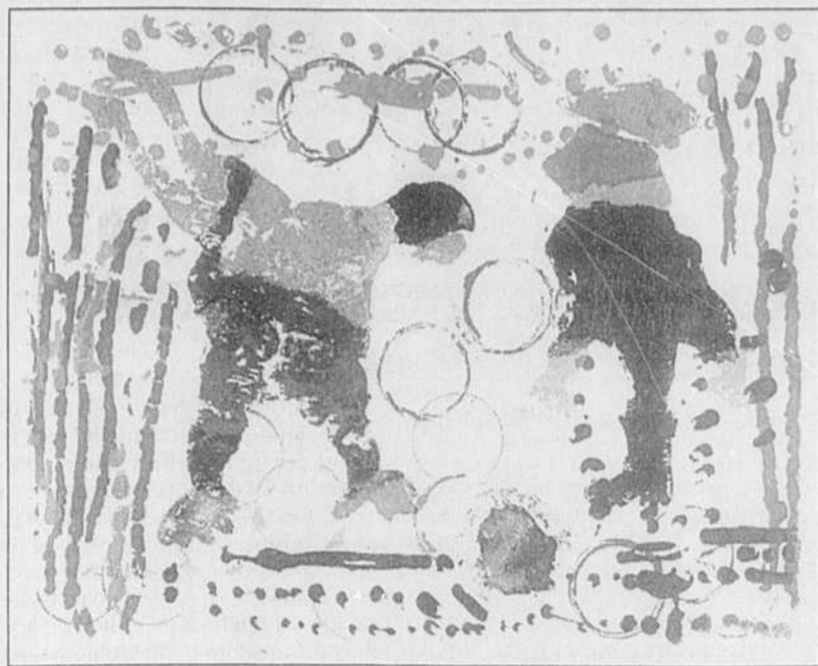
BERNARD LAMARCHE

Parmi les événements spéciaux inclus au programme du Salon du livre de Montréal, en cours jusqu'au 19 novembre prochain, un volet est susceptible d'intéresser tout particulièrement les amateurs d'art, en même temps qu'il saura atteindre les visiteurs en quête d'actualité et d'émotions littéraires. Jeudi, en ouverture du Salon, on lançait un ouvrage d'une très belle qualité, réunissant en collaboration les efforts de deux figures importantes de notre patrimoine culturel vivant, en l'occurrence Jean-Paul Riopelle et Gilles Vigneault.

Il s'agit d'un album-coffret contenant douze gravures originales et inédites du peintre dont les lettres de noblesse sont acquises depuis longtemps, entourées de six textes de l'un des plus fervents défenseurs du fait français, de courtes mais savoureuses anecdotes narratives. Organisé de longue haleine par le galeriste Michel Tétrault, de l'organisme du même nom, en partenariat avec Omer DesSerres, le projet du *Cirque* de Riopelle et de Vigneault constitue une première québécoise pour ce genre d'événement dans la mesure où toute la production a été faite ici, par des artisans renommés dans leurs champs respectifs d'activité.

Une œuvre narrative

Depuis son retour, à la fin des années 1960, à une forme très libre mais schématisée de figuration, la production de Riopelle ne s'était jamais rapprochée autant, sauf erreur, d'une iconographie où le caractère narratif, en son sens le plus ouvert, avait été mis de l'avant. Autour du thème du cirque, que l'artiste avait abordé à une seule reprise, en 1989, avec *Peinture*, un grand tableau au titre générique présenté à la rétrospective du Musée des beaux-arts de Montréal en 1991-92, les formes incertaines de Riopelle se font attribuer des identités propres, des métiers et des activités reconnaissables, ici, les silhouettes du bétail qu'il affectionne particulièrement deviennent des masques de saltimbanques, les personnages anonymes se transforment en Alex, Pipo, Mimile. On y voit évoluer Bougionne, figure mythique de l'univers du cirque et ami personnel du maître, qui tire sa charrette nomade. On reconnaît des cracheurs de feu, et parfois, de subtiles



Une illustration tirée de *Cirque*.

références au Cirque du Soleil sont identifiables. Bref, c'est à partager avec lui des histoires de cirque que nous invite Riopelle, et sa première collaboration avec Vigneault, un autre ami de toujours, n'est pas étrangère à cette propriété narrative encore nouvelle chez le peintre.

Pour ce qui est des images gravées comme telles, certaines sont, comment vous dire, tout simplement magnifiques. C'est que la réalisation est d'une telle qualité que les couleurs semblent jouir d'une profondeur infinie.

Ailleurs, les fonds vibrent, comme dans *Le Cracheur de feu*, d'une lumière dont les fluctuations de rouge et de jaune, qui rappellent les jeux vaporeux des bombes aérosol, constituent de véritables tours de force techniques. Une autre, *Le Vol des lucioles*, présente un fin réseau de lignes entrelacées dont le mouvement abstrait résonne du flottement des acrobates absents de la représentation.

Une belle réussite qu'égalise l'impeccable réalisation technique de l'ensemble du coffret, pour laquelle on a convié certains de nos meilleurs artisans du papier. Le boîtier et la reliure sont une réalisation de Pierre Ouvrard.

L'impression des gravures a été assurée par Alain Piroir, longtemps rattaché à l'atelier Circulaire et fort d'une expérience de près de 35 ans de gravure.

Les textes de Vigneault ont été imprimés à la main, selon une technique de presse au plomb, par Gilles Bédard. Les eaux-fortes, aquatintes, gaufrages et reports photographiques, de même que les textes, s'inscrivent dans le dessin en creusée des cuvettes aménagées dans l'épaisseur du papier de haute qualité. Superbe.

Les textes de Vigneault, quant à eux, retrouvent les accents poétiques auxquels nous sommes habitués le conteur et révélateur, sous le mode de la fable, des observations mordantes sur le phénomène spectaculaire qu'est le cirque. Un autre texte, quelques mots à saveur plus analytique, une préface du spécialiste de la peinture moderne au Québec, François-Marc Gagnon, de l'Univer-

sité de Montréal, branche succinctement l'album sur l'histoire du thème du spectacle dans la peinture, en plus de préciser certains axes formels de cette fascination qu'a Riopelle.

On est face à une pièce de collection. On peut la voir au Salon du livre, après, il faudra entrer en contact avec Michel Tétrault Art International pour la fréquenter. Un prix de lancement est arrêté à 12 500 \$ pour douze gravures insérées dans un album de luxe. Pas besoin de calculer la moyenne-pièce pour s'en rendre compte.

Vu la présence et le travail immense de plusieurs artisans exceptionnels qui s'ajoutent à la renommée des Riopelle et Vigneault, il s'agit d'une aubaine pour quiconque veut augmenter sa collection. Pour le plaisir des yeux et de la collection.

Une rétrospective chez Claude Lafitte

De façon indépendante mais qui de toute manière tombe à pic, la Galerie Claude Lafitte, située au 1270, rue Sherbrooke Ouest, présente les résultats de recherches menées sur plusieurs années pour dénicher partout dans le monde des œuvres encore disponibles de Riopelle. Le galeriste présente ces trouvailles comme les dernières occasions de pouvoir se procurer ces œuvres qui figurent au rang des chefs-d'œuvre de la production du peintre.

L'exposition consiste en une sélection de peintures, sculptures, aquarelles, encres et lithographies, au nombre de 21, qui correspondent aux grandes étapes de 40 années de pratique. Certaines sont très rares, d'autres proviennent des grandes séries d'empâtements à la spatule, les larges mosaïques en reliefs colorés. D'autres camouflent une figuration à même les traces que la matière conserve des passages répétés des outils du peintre.

Bref, une exposition qui, bien qu'elle s'adresse surtout aux acheteurs potentiels et aux collectionneurs, propose un petit survol à ceux qui auront manqué la rétrospective du Musée. Une mise en appétit, peut-être, avant d'aller au Salon du livre? Se termine le 21 décembre.

Les détournements de l'espace

KAN YA MA KAN/THERE WAS AND THERE WAS NOT
Jayce Salloum

NOTHING BETWEEN
Karilee Fuglem
Optica, 3981, boulevard Saint-Laurent, espace 501.
Jusqu'au 7 décembre

BERNARD LAMARCHE

Le centre d'artiste Optica présente une installation documentaire de Jayce Salloum, un artiste canadien de descendance libanaise très actif et surtout connu pour ses travaux en vidéo. Une exposition qui a beaucoup voyagé. Des versions sensiblement différentes de l'exposition en cours ont été montrées, à la merci des configurations variées de ces espaces, à New York, à San Francisco, au Western Front de Vancouver, à Copenhague et à Zurich. Après Montréal, ce *work in progress* sera présenté à Toronto.

L'exposition consiste en la présentation non pas des résultats de plusieurs années de recherche, non plus dans la compilation statistique des données recueillies dans ce laps de temps, mais bel et bien d'un ramassis de photographies, documents et objets collectionnés au fil du temps. Il y a confusion volontaire entre l'atelier de l'artiste et la galerie, seule la disposition de ces archives change, soulignant certains des traits graphiques de l'espace.

On y montre des archives dont il se serait vain de tenter ici une nomenclature même partielle des éléments. L'hétérogénéité en est le principal moteur. Chaque objet, chaque artéfact devient un site en soi, qui déplace et dépasse la portée du précédent. La mouvance des représentations produites pour une des régions les plus meurtries du monde y est démontée (et démontée), en incluant le volet orientaliste où le Moyen-Orient devient pour l'Occident la source des plus fertiles fantasmes qu'on puisse rencontrer autour de l'exotisme associé au voyage.

Et si l'installation fait l'objet d'autant d'escalades à travers le monde, c'est sans aucun doute pour s'ajuster à un des modes de fonctionnement, le voyage. Le jeu de mots entre présentation, représentation, démonstration et monstration (un joli nom dérivé de «montrer») n'est donc pas si vilain: on passe réellement de l'un de ces modes à l'autre, sans avoir le répit nécessaire pour les retenir en place, pour les mettre dans une case distincte. Confus? Nous le sommes un peu tous devant cette œuvre, et c'est précisément ce qu'elle veut. Le sujet de cette expression chaotique? Le Liban, et avec plus d'insistance le sort réservé par la guerre à Beyrouth, jadis une ville prospère, à savoir l'éternelle reconfiguration de ses structures causée par la destruction.

L'exposition questionnée

On y retrouve le même genre de préoccupations qu'avec l'œuvre de Chen Zhen présentée au CIAC, à savoir l'étrangeté ressentie, lors du retour à ses origines, par un membre exilé d'une culture géographiquement localisée. Une sensibilité semblable, mais un mode d'exposition totalement opposé. L'artiste transforme littéralement l'espace de la galerie Optica en centre de documentation sur les représentations du Liban. L'effet est essoufflant par l'incroyable quantité d'informations visuelles et écrites qu'on y re-

trouve. L'installation devient un vaste travail sur l'idée même d'exposition.

Le processus identitaire est mis en cause par la multitude de points de vue fragmentés engagés dans sa constitution. On peut être attiré par les mots d'une lettre personnelle reçue par l'artiste, plus loin, sa nature privée sera déplacée par des images tirées du film hollywoodien *Laurence d'Arabie*, ou par un calendrier imageant la reconstruction projetée de Beyrouth selon une razzia aseptisée effaçant toutes les strates de son histoire.

Déchiffrement des archives

L'installation proposée par Salloum ne fait pas que problématiser les modes de présentation en galerie. Elle remet en jeu la nature même de ce qui est représenté par l'établissement d'une diversité qui organise la relation entre chacun des éléments. Des échos formels entre la manière faussement chaotique de montrer les données et certains états de destruction du territoire libanais sont tissés, qui pointent la matière explosive charriée par les déterminations identitaires. Le spectateur est forcé de construire ses propres représentations à même sa déambulation parmi les «décombres». Les sujets réunis, souvent contradictoires, et le caractère éclaté de cette installation rendent parfaitement compte de la reconstruction du territoire face à laquelle est confronté le Liban.

L'aléatoire du parcours l'emporte sur les identités trop fortement constituées. L'organisation des données joue sur notre quête désespérée à tout ramener à du connu. L'œuvre établit un dénominateur commun entre chacun des objets, peu importe leur nature, par une capacité à amener le spectateur à lire, consulter, comparer, etc. Obnubilé par cette quête du sens, celui-ci ne peut que constater sa défaillance à isoler un contenu singulier. La pluralité de l'installation force une lecture infinie et questionne les lieux communs sur le Liban, dont l'identité écartelée, tributaire des tensions raciales, est offerte aux quatre vents de la médiation populaire.

Karilee Fuglem

L'œuvre de Karilee Fuglem tranche l'espace de la petite salle de la Galerie Optica de façon on ne peut plus radicale. L'espace est sectionné par la présence imposante d'un mur dont la surface est marquée de protubérances troublantes. Comme le dit très justement le court texte de présentation de l'installation, l'œuvre provoque une «rencontre entre les particularités du corridor et celles de l'encoignure». L'artiste retrouve avec conviction les plages thématiques suggérées par *Je vous*

connais, une œuvre présentée l'été dernier au sous-sol de chez Lallouz, pour laquelle elle dressait un mur de latex animé d'un souffle lent et insistant, entamant l'assurance confortable de la domesticité des espaces intérieurs.

A l'aide d'un appareillage fort différent, d'une intrigue tout aussi traumatique, l'artiste reprend là où elle avait laissé chez Lallouz, avec une œuvre qui métaphorise autrement la question de l'organicité des lieux d'habitation associée à celle du souffle et des potentiels sensoriels et sexuels intrinsèques aux espaces que nous fréquentons.

Impossible de ne pas recourir, devant cette œuvre, à une métaphore médicale tant la surface du mur affiche des boursoufflures inquiétantes. Ces formes arrondies rappellent celles des cloches qui se formaient sous les ventouses de verre qu'une certaine médecine vernaculaire appliquait sur le corps. Cette pratique veillait à guérir les troubles pulmonaires et respiratoires du malade. Si Fuglem reproduit une métaphore du souffle rattaché à l'espace, ces protubérances se montrent plus comme des symptômes que comme résultats d'un traitement.

Les propriétés tactiles de l'œuvre nous invitent à toucher, incrédules devant cette étrangeté. Une patine salie témoigne que d'autres Thomas sont passés avant nous. Au toucher, chaque bulle de plâtre dégage une douce et agréable chaleur qui rappelle celle du corps. L'étrangeté du toucher est immédiatement compensée par cette familiarité confortable. La métaphore organique est appuyée par un dispositif derrière la paroi, auquel on a accès...

À notre droite, le mur s'arrondit, un espace s'ouvre. On passe derrière, ce qui correspond également, logiquement, à l'extérieur, si l'on considère l'espace dans lequel on était comme un intérieur. Là, pour autant qu'il y a de marques au mur, des ampoules domestiques, montées sur pied (de micro? la voix?), très proches du mur, diffusent la chaleur ressentie précédemment. L'éclairage cru est saisissant, le contraste avec la pénombre de l'autre côté accuse le spectaculaire du dispositif. Cette œuvre, comme l'autre présentée chez Lallouz, en plus de nous attirer pour mieux nous déstabiliser, joue aussi sur la perméabilité des espaces supposés privés que nous habitons.

La symptomatologie impliquée révèle cette interaction extérieur/intérieur, et sa réversibilité (le revers du mur, l'extérieur, serait aussi l'intérieur du corps métaphorique). Une œuvre très efficace sur nos habitudes d'habitation, en ces temps de *cocooning*, trop peu souvent remises en question.



SOURCE GALERIE OPTICA

Kan ya ma Kan/There was and there was not, détail.

galerie d'art
Gala
vous présente
en exclusivité,
LÉONOR FINI
LITHOGRAPHIES, SÉRIGRAPHIES, GRAVURES
Exposition
le dimanche 17 novembre 1996
à 14 h
Jusqu'au 1^{er} décembre 1996
au 1260, rue Notre-Dame, Trois-Rivières
(819) 372-5557/Fax (819) 372-1131
du mercredi au dimanche de 13h30 à 17h30
ainsi que de 19h00 à 21h00 les jeudis et vendredis

EAU DOUCE
Aquarelles des élèves de Ming Ma et cartes orientales de Mai-Ba
samedi et dimanche 16-17 novembre, de 10 h à 17 h
STUDIO MING MA
1007, av. de l'Hôtel de Ville, Montréal (514) 397-0281

FONDATION DEROUIN
1 2 3 4 5 6 7 8 9
CAMPAGNE DE FINANCEMENT DE LA FONDATION DEROUIN
La Fondation Derouin, organisme à but non lucratif, est administrée par un conseil composé de cinq membres qui s'est donné comme mandat d'organiser des rencontres culturelles avec des intervenants de diverses disciplines et des artistes issus des trois Amériques. Le succès d'intégration aux lieux 1996 nous encourage à poursuivre nos activités. Si vous souhaitez soutenir financièrement *Intégration aux lieux 1997*, vous le pouvez en acquérant une sculpture tirée du projet *Migrations*, de René Derouin, et coulée par l'Atelier du bronze d'Inverness.

FONDATION DEROUIN
1303, Montée Gagnon, Val-David, Qc., J0T 2N0
Renseignements:
Montréal: téléphone (514) 524-6937 télécopieur (514) 524-3020
Val-David: téléphone et télécopieur (819) 322-7167

EDMUND ALLEYN
Les horizons d'attente, 1955-1995
jusqu'au 12 janvier 1997
145, RUE WILFRID-CORBEIL, JOLIETTE
TEL.: (514) 756-0311
MUSÉE D'ART DE JOLIETTE

VOYAGES CULTURELS, HIVER-PRINTEMPS 97
Les Impressionnistes - Tiepolo
Les Mayas du Yucatan - Chypre - La Tunisie
Jardins et musées méconnus de Washington, à Pâques
Provence et Côte d'Azur sur les pas des peintres de la lumière
Louisiane - Invitation chez les Rockefeller
Programmes détaillés sur demande:
VOYAGES LA PROMENADE
TEL.: (514) 974-2635 ou 1-800-265-0218

Joe FAFARD, A.R.C., O.C.
Sculptures
Du 21 novembre au 14 décembre
GALERIE DOMINION
1438, rue Sherbrooke Ouest 845-7833 / 845-7471
Du mardi au samedi de 10h à 17h

Sylvie Croteau
Luxure
ŒUVRES RÉCENTES
L'exposition se poursuit jusqu'au 30 novembre.
STUDIO GORA
460, rue Sainte-Catherine, Ouest, suite 507 Tél.: (514) 879-9694
Du mercredi au dimanche de 13 h à 19 h (métro McGill).

GALERIE D'ARTS CONTEMPORAINS
EXPOSITION
MARCELLE FERRON
Vernissage samedi le 16 novembre de 13h à 17h (salle Borduas)
Diffusion du livre *L'Esquisse d'une mémoire* de Michel Brûlé, Édition Les Intouchables
Jusqu'au 7 décembre
1090, chemin de la Montagne, St-Hilaire Tél. 446-1137
(Face au Centre de la nature, Université McGill, sortie 113 sur la route 20)

CENTRE D'ARTS OZIAS LEDUC
EXPOSITION DE GROUPE
Vernissage samedi 16 novembre de 13h à 17h
• Claude Théberge • Madeleine Lemire
• Graeme Ross • Richard Vaskelis
Jusqu'au 7 décembre
1090, chemin de la Montagne, St-Hilaire
Tél. 446-1137 (Salle Ozias Leduc)

LES ARTS
ARTS VISUELS

Les douleurs de l'analyse

THE PLEASURES
OF PSYCHOANALYSIS
Sorel Cohen

REAL REAL GONE
Micheal A. Robinson
Galerie Samuel Lallouz, 4295, boul.
Saint-Laurent
Jusqu'au 7 décembre

BERNARD LAMARCHE

L'œuvre de Sorel Cohen s'inscrit sous la trajectoire prise par bon nombre de productions féministes qui tentent une redéfinition des conditions de subjectivité au sein des structures patriarcales de la société dans laquelle nous vivons, également du système de l'art et de sa généalogie de grands noms masculins. En ce sens, sa présente incursion dans les structures de la psychanalyse poursuit dans cette voie. Et puisque, sans jamais être autobiographique, son art est directement informé par ses propres expériences, par extension, c'est ici le point de vue du patient, ou de l'analysant, selon un vocabulaire plus proprement psychanalytique, qui est valorisé. Malgré la nature hétérogène des œuvres présentées chez Lallouz, on comprend plus spécifiquement que c'est tout spécialement sur le point de vue féminin qu'est attirée l'attention du spectateur.

L'exposition toutefois possède fort heureusement le ton de l'ironie. Son titre, *Les Plaisirs de la psychanalyse*, en révèle beaucoup à ce sujet. En plus d'une mosaïque séduisante de travaux préparatoires, qui couvre le mur de la salle du fond, Cohen présente trois pièces plus grandes dans la grande salle de la galerie.

La cure

La première, *The Wounds of Experience (Les Blessures de l'expérience)*, possède un caractère documentaire fascinant, auquel on ne peut d'abord résister, malgré qu'il soit vite dépassé par une portée sémantique plus élaborée. Pour ces neuf photographies couleur, Cohen s'est introduite chez certains psychanalystes français, anonymes il va sans dire, pour capter sur pellicule le divan sur lesquels ils font s'étendre les patients lors des consultations.

C'est le dispositif même de la cure psychanalytique qui est abordé par cette documentation. A la surface des vitres qui protègent ces images, une série de mots ont été gravés qui reprennent une liste de différents sentiments affectifs impliqués dans l'analyse. Les expressions «loneliness», «infantile trauma», «emotional turmoil», érodent la surface de verre et projettent une ombre portée sur la surface de la photographie, suggérant ainsi par la métaphore le dédoublement au sein des topiques, des lieux psychiques. Ces œuvres souscrivent à une rhétorique de l'allégorie, dans la mesure où elles tentent d'imager des concepts abstraits soulevés par les tensions implicites à la cure.

La seconde œuvre a pour titre *Psychoanalysis (Her Tongue in his Ear)*. Le sous-titre, qui place la relation analyste/analysant en termes de *gender*, est tiré d'une phrase des *Versets sataniques* de Salman Rushdie. Plus littérale peut-être, mais non moins ironique, l'œuvre concerne directement la structure singulière de la cure analytique, à savoir son mode communicatif, la parole. C'est un des déplacements majeurs des positions freudiennes par rapport à l'importance

qu'avait prise le visuel pour Charcot, directeur de la Salpêtrière, un des laboratoires de la proto-psychanalyse. En abandonnant ce modèle basé sur les signes visuels, l'attention, dans la cure, est donnée à l'écoute. D'où la difficulté supplémentaire à traduire ces questions par des moyens visuels.

L'artiste condense ici les deux positions pour donner une imagerie d'un spectaculaire moins hystérique que pour l'iconographie photographique préconisée par Charcot (on ne peut s'empêcher de penser ici au travail remarquable de Nicole Jolicœur sur l'archéologie de cet épisode de la psychanalyse). Cohen propose une solution graphique intéressante. Elle a disposé circulairement une série de gravures anciennes, tirées de manuels de médecine, qui représentent des langues affligées par la maladie.

Au centre de ce cercle d'images, une gravure affichant l'anatomie d'une oreille est reliée à chacune des langues par une corde de harpe, à la manière des téléphones d'enfants reliant par une corde deux boîtes de

conservation en guise d'acoustiques. La liaison communicationnelle est réduite à un mode infantile qui n'est pas étranger aux stades régressifs que remue la psychanalyse lors de la cure. Un déplacement significatif cependant, la langue n'est plus le véhicule des tensions traumatiques, elle n'est plus un intermédiaire, elle en est la source.

La dernière œuvre est la plus complexe théoriquement et la plus réussie. Encore ici, le cadre de la cure est représenté. Sur le divan, Cohen figure une situation impossible. Par superposition, elle représente sur le divan son propre corps dénudé, en transparence, fantomatique, qui entre en interaction avec un amas informe de tissus aux couleurs éclatées. Le visage, sans identité, est effacé par la lumière. La partie droite de l'image contient des extraits de textes où Freud discourt sur l'amour de transfert, certains cas particuliers où le transfert sur l'analyste, nécessaire à la réussite de l'entreprise analytique, s'engage sous une forme plus intense.

Le fantôme du drame psychique que devient le corps féminin, associé à la masse informe du tissu, correspond à un stade régressif. Les poses recroquevillées prises par l'artiste vont également dans ce sens. Les textes de Freud commentent le transfert, dans l'exercice de la parole, de tensions structurales entre une patiente et un analyste masculin, venant appuyer les positions de genre abordées par l'ensemble des œuvres. *The Body that Talks* aborde la problématique équivoque du corps féminin à la fois comme lieu de pulsions latentes et comme objet de désir.

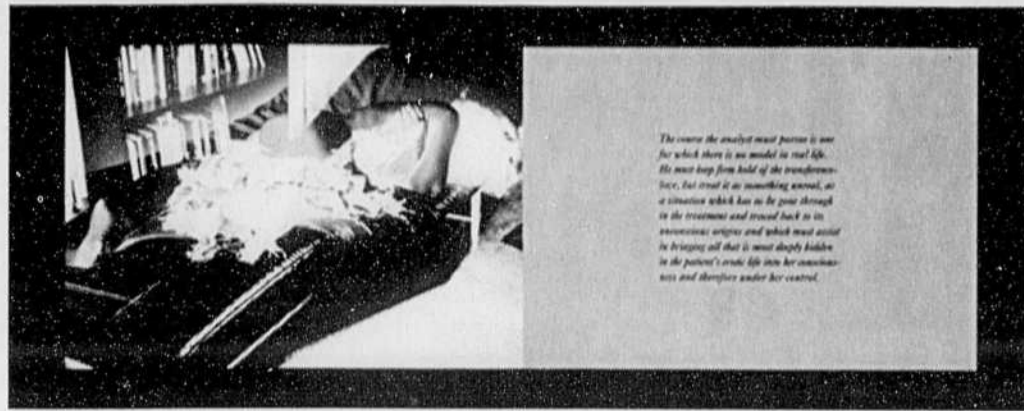
Un paradoxe demeure dans tout cela. C'est qu'à représenter les orthodoxies de la psychanalyse — le divan, l'acte de parole dans la cure —, en même temps qu'elle privilégie le point de vue du patient, les œuvres sortent d'une simple tentative d'ironiser sur ces structures. Elles tendent sensiblement à victimiser le corps féminin dans cette entreprise. Les dernières images, pourtant les plus intéressantes, sont les plus loquaces à ce ni-

veau. Un écart s'établit entre le texte freudien, qui discute de la légitimité des sentiments amoureux de la patiente, desquels l'analyste doit s'extraire, et d'autre part l'image de la patiente que Cohen présente, douloirement immergée dans l'affect. Par ce heurt, et dans cette œuvre, le travail de Cohen va au-delà de la structure de l'analyse et en présente le travail douloureux.

Real Real Gone

Dans le sous-sol de la galerie, l'espace réservé aux projets, le jeune artiste Michael A. Robinson arrive à produire avec une assurance déconcertante une œuvre qui convient parfaitement à ce lieu difficile. Traduisant visuellement — «à la lettre» serait-on tenté de dire — l'expression «boîte de nuit», l'artiste y a déposé un cube blanc, à échelle humaine, dont les quatre faces sont respectivement scandées par la présence de quatre cubes de verre décoratifs, qui laissent sortir des éclats de lumière stroboscopique. Une rumeur sourde, le martèlement d'une musique disco se fait entendre, un rythme qu'on avait peut-être déjà perçu au haut de l'escalier, sans en connaître la provenance.

L'œuvre, une véritable représentation qu'aucun superflu ne vient perturber, aurait pu être totalement baroque. Il n'en est rien. Elle revêt un ton juste, étant simple à souhait. L'effet, déraciné de son contexte, est pourtant identique. On se croirait réellement près d'une boîte de nuit. L'œuvre sollicite le spectateur en lui assignant une place l'excluant totalement de l'environnement enfermé de la discothèque. L'œuvre qui aurait pu n'être qu'un gadget psychédélique fait référence à l'art minimal mais en offre une version pop. On ne s'en lasse pas.



The Body That Talks, 1996, de Sorel Cohen.

SOURCE GALERIE SAMUEL LALLOUZ

LES CENT JOURS D'ART TEMPORAIN

II^e édition
1^{er} septembre
24 novembre
1996

DERNIÈRE SEMAINE

Chuck Samuels
Chen Zhen
Philippe Raphanel

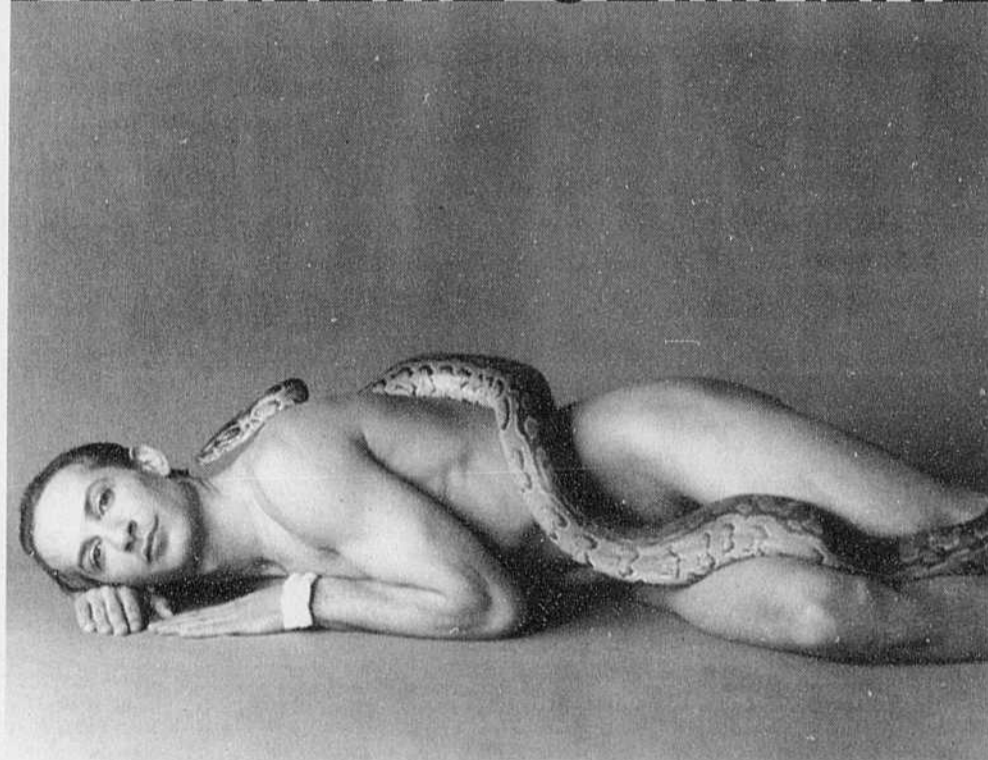
Multimédia

<http://www.odyssee.net/~ciac>

«PROMENADE,
l'art dans la ville»

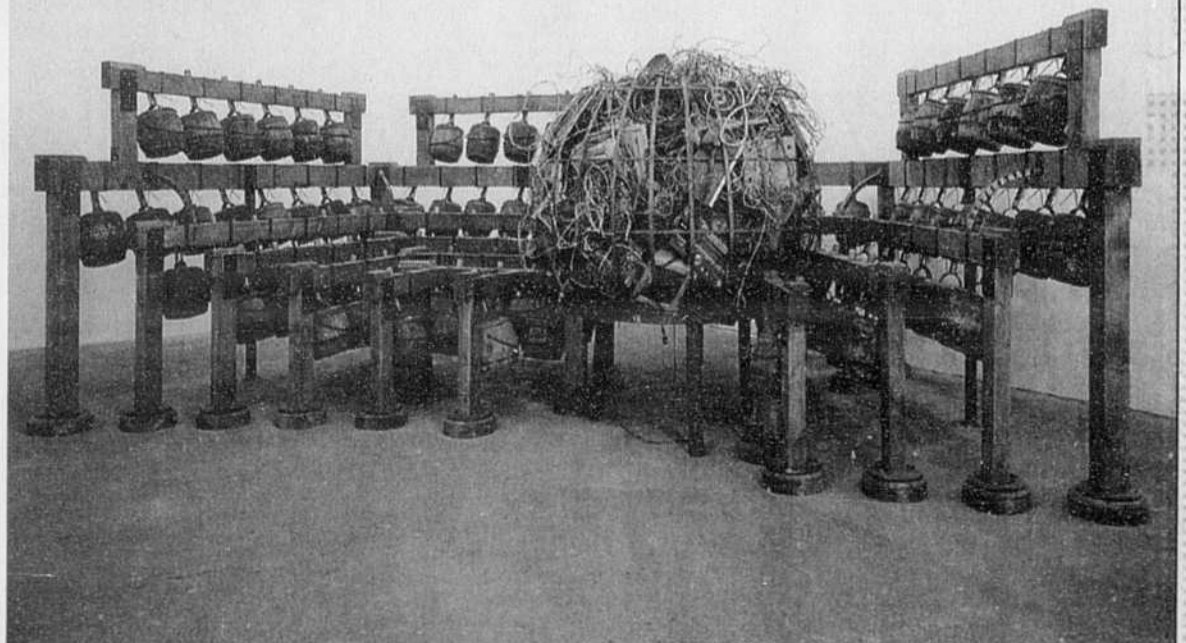
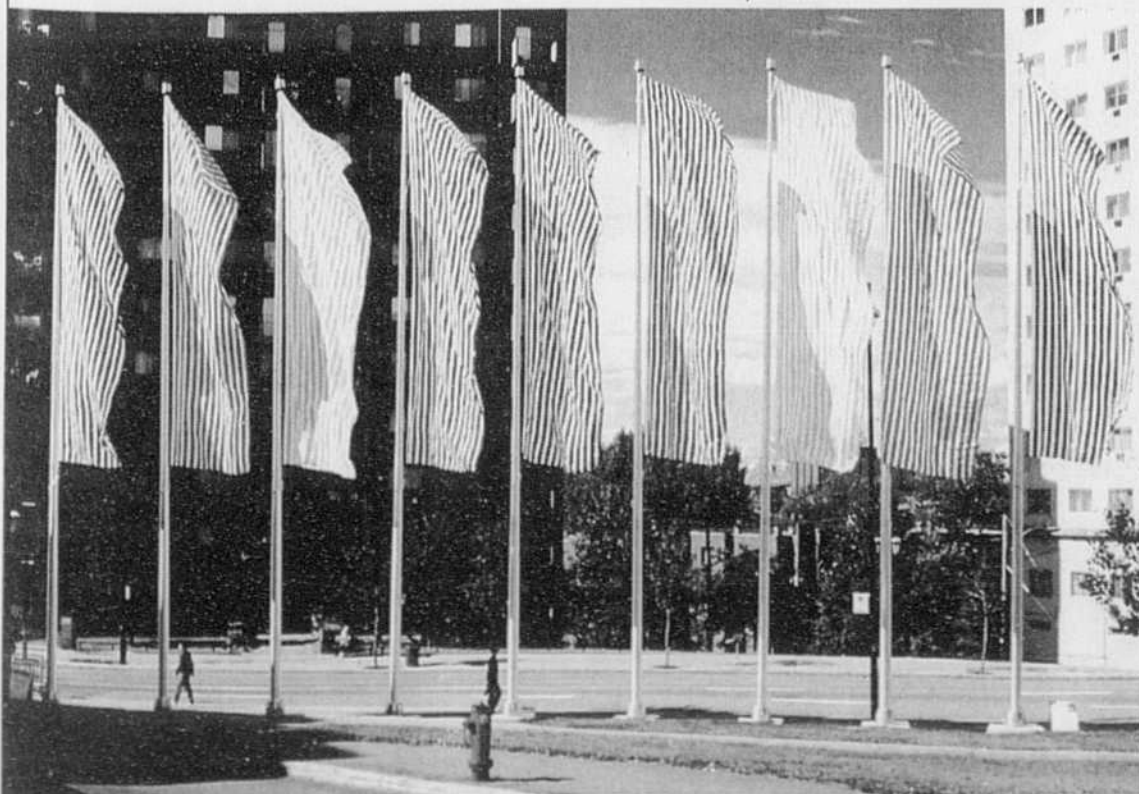
une présentation

LES ARTS
du Maurier



Chuck Samuels avec la collaboration de Nellie Dahan
After Avedon, 1991, photographie couleur
Collection : Musée canadien de la photographie contemporaine

Daniel Buren, Neuf couleurs au vent, 1984-1996
Installation au coin des rues Sherbrooke et Amherst.
Production : Centre international d'art contemporain de Montréal
dans le cadre des Cent jours d'art contemporain de Montréal
Photo : Guy L'Heureux



Chen Zhen, Daily Incantations/Incantations quotidiennes. Courtoisie : Deitch Projects, New York. Collection : Dakis Joannou, Athènes. Photo : Tom Powell.

Centre international d'art contemporain de Montréal
314, rue Sherbrooke Est • De midi à 19 h • Du mercredi au dimanche
Renseignements : 288-0811

CROWN PLAZA
METRO CENTRE

LE DEVOIR

LES ARTS
du MAURIER

CIBL
1015 101
La Radio Libre!

Plan

LE DEVOIR



Gaetano Pesce

ÉRIC ETTER
COLLABORATION SPÉCIALE

Né en 1939 à La Spezia, Gaetano Pesce a vécu les tourbillons idéologiques et sociaux des trente dernières années en se questionnant perpétuellement sur la portée de son travail. Initiateur, à la fin des années 50, du Gruppo N, consacré à la recherche sur l'art programmé, il va ensuite se consacrer brièvement à la performance, au cinéma et à l'audiovisuel avant de s'intéresser à l'art sériel.

À la fin des années 60, ses préoccupations le portent à travailler sur le concept de «double fonction», la fonction utile et la fonction symbolique, immédiatement lisible. C'est à cette époque qu'il réalise ses premiers objets industriels porteurs de cette double fonction. Il s'attaquera, dès 1972, à la série diversifiée, qui utilise le ratage, le «mal-fait», du processus de fabrication de masse comme élément de différenciation qui permet à l'usager d'acquiescer un objet personnalisé. Outre ses recherches sur les objets du quotidien, Gaetano Pesce se signale par ses projets architecturaux qui témoignent du même enthousiasme («iconoclaste», notamment en ce qui concerne les formes et les matériaux utilisés. Ses travaux viennent de faire l'objet d'une rétrospective au Centre Georges-Pompidou, à Paris.

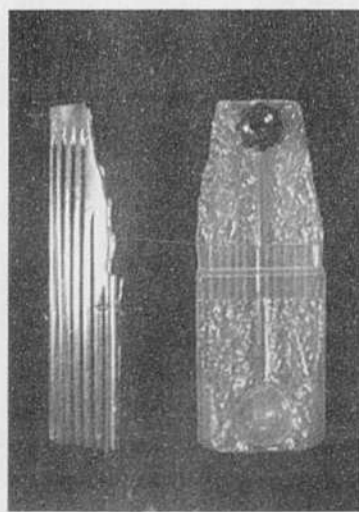
Après avoir vécu à Helsinki, Londres et Paris, il s'est installé à New York, d'où il rayonne. On lui doit, entre autres, l'Organic Building, édifice à bureau et véritable jardin suspendu érigé à Osaka, la série de sièges et repose-pied UP, dont le fauteuil UP 5 et le repose-pied UP 6 qui figurent sur l'affiche de l'exposition, ainsi que de nombreux meubles, objets utilitaires et projets architecturaux. Il se voue aujourd'hui essentiellement à l'architecture, l'aménagement intérieur et la recherche sur les résines polychromes, et ce, toujours selon sa vision humanistes d'engagement social et politique.

«*Mon travail? Ce n'est pas un style, ni une forme. C'est une conception de méthodes de production innovantes. C'est l'utilisation de matériaux que l'on ne connaît pas et qu'il faut rechercher pour découvrir des facilités de production. C'est mon travail et je n'accorde pas d'importance à la forme.*»

Gaetano Pesce est venu en quelque sorte corroborer l'affirmation d'Umberto Eco alors qu'il donnait une conférence inscrite dans le cadre des activités entourant l'exposition «*Chefs-d'œuvre du design italien 1960-1994*», présentée jusqu'au 15 décembre au Musée du Québec. En quelques révélations-choix, il nous fait partager quelques-unes de ses réflexions sur le design et l'art en général.

«*Si d'autres pays ont eu une théorie du design, l'Italie, elle, avait une philosophie du design, voire même une idéologie.*»

Umberto Eco



Projet pour une nouvelle bouteille Vittel, 1986

Révélation

La matière

J'aime travailler avec les matériaux d'aujourd'hui, les plastiques, les résines. Ceux du passé ont déjà donné leur meilleur potentiel. La réalité est faite de sophistication, de souplesse, d'élasticité. Pour des raisons économiques, on doit concevoir des produits qui ne soient pas rigides. Pour le transport, par exemple. Les résines souples offrent de magnifiques possibilités, de couleurs, de transparence, de modelage. On peut ainsi jeter par la fenêtre des objets en résine sans qu'ils se cassent. Du point de vue économique, c'est évidemment avantageux. J'ai déjà travaillé avec des matériaux classés secrets militaires que des compagnies américaines me donnaient et qui avaient été conçus par la NASA. Ces compagnies ne savaient que faire de ces matériaux et me les ont confiés. J'ai ainsi eu l'occasion de faire des

découvertes extraordinaires. Et l'expérimentation est une action tout à fait naturelle pour un créateur, toutefois peu s'en préoccupent. Il est dommage que les créateurs pensent que la forme soit si importante : elle n'est pas importante du tout. Nous devons intervenir ailleurs. Prenons comme exemple les chantiers de construction. Les conditions de travail y sont difficiles. Les gens sont souvent obligés de soulever de lourdes charges, de gros blocs qui brisent les mains. C'est là qu'il faut que nous intervenions : pour dire comment on peut travailler plus proprement, dans des conditions moins difficiles. Parce que là aussi, il y a peut-être des gens qui souffrent dont il faut améliorer les conditions.

FORMES

de la

forme

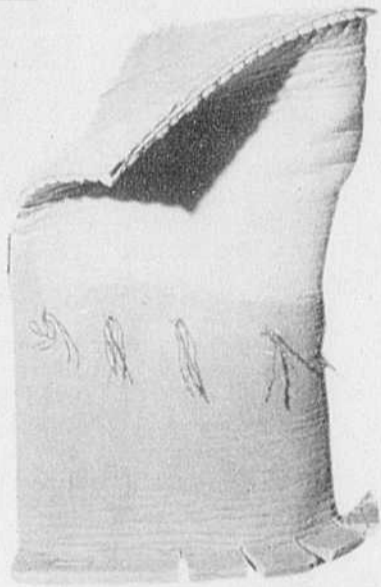
1 Révélation

La vocation

«*J'ai commencé vers l'âge de 17 ans, alors que j'étudiais l'architecture à Venise en 57-58. Avec des copains un peu plus âgés que moi, nous avons formé un groupe qui voulait, si c'était possible, mettre un peu de clarté dans l'art officiel du moment. C'était une forme d'expressionnisme abstrait. C'était à la mode et ce que nous voulions,*

c'était d'expliquer au public le processus de l'art. En prenant par exemple des formules mathématiques et en les transformant en formes visibles à travers des formes géométriques banales, des projections simples. Nous sommes donc arrivés à faire une production par laquelle on pouvait comprendre le comment du résultat final. Immédiatement, cette approche

connut beaucoup de succès et des expositions y ont été consacrées dans le monde entier, en Europe, au Japon et même au Musée d'art moderne de New York.



Fauteuil Feltri, 1987

2 Révélation

La différence

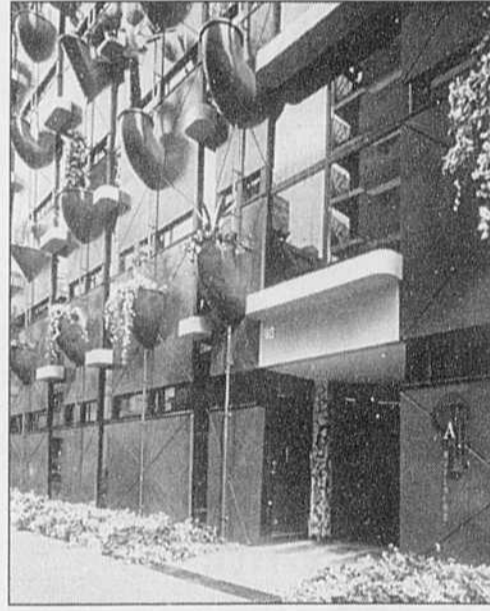
Je croyais, et j'en suis encore convaincu, que l'art fait partie de la société, qu'il a un but pour la société. Et tel qu'il est envisagé aujourd'hui, il est marginalisé parce que destiné à une élite, à des intellectuels qui fréquentent musées et salles de concerts, mais il ne fait plus partie de la vie de chaque jour. Les gens qui travaillent, les immigrés n'ont que faire de l'art que l'on voit dans les musées. Ils ont besoin d'un art qu'ils peuvent utiliser et le message, éventuellement culturel du design, passe au second plan. D'abord, les gens utilisent l'objet et après reçoivent le message. Cette découverte a été d'une importance capitale pour moi. Alors, je me suis dédié au design et à l'architecture parce que tous les deux ont une fonction sociale très forte. Il fallait que je conçoive l'architecture comme quelque chose qui se fait avec des moyens pauvres, qui utilise une

3 Révélation

Le message

Après quatre ans passés avec ce groupe, je me suis aperçu d'une chose très importante : cette approche, cette expression de formules logiques transformées en quelque chose de visible était coupée de la réalité de l'époque, marquée alors, entre autres, par la guerre du Vietnam. Comment pouvais-je dire quelque chose puisque mon travail ne comportait qu'une fonction décorative. Je me suis retiré du groupe et j'ai passé plusieurs années à m'interroger sur ce que je voulais faire, sur ce qu'était notre époque. C'est lors de cette période de réflexion que j'ai découvert que notre époque était principalement déterminée par la production. Les chaussures que l'on portait, les films que l'on voyait, les livres qu'on lisait étaient tous reliés au processus de production technologique. Technologie, matériaux, publicité,

marketing, tout cela compose la caractéristique de notre époque. J'ai pensé à ce que j'avais à faire en tant qu'artiste romantique, isolé dans son atelier qui, avec un peu de chance, pourrait éventuellement voir une de ses œuvres exposées dans un musée. L'art romantique était devenu pour moi insatisfaisant, la forme décorative étant devenue, à mon avis, obsolète. Il fallait trouver autre chose. J'ai donc pensé que si je pouvais ajouter mon propre point de vue, parler à travers un objet de politique, de violence sur les minorités, de religion, que si j'étais capable de concevoir un design qui n'est pas seulement fonctionnel, et que si, sans ajouter de décorations, j'étais capable de livrer un message, j'aurais conçu l'art du futur.



Organic Building, Osaka, Japon, 1986

main-d'œuvre selon son savoir et non selon mon savoir, qui récupère une main-d'œuvre qui n'est pas savante. Comment peut-elle construire ? Elle le peut avec son savoir «pauvre» si mes projets d'architecte sont faisables d'une façon que j'appelle le «mal-fait». Un «mal-fait» qui devient expression de la réalité une fois exécuté. La réalité est faite de défauts, donc ce «mal-fait» devient exemple de ce qu'est notre époque. En ce qui concerne le design, il faut considérer que nous nous en allons vers un futur qui devient de plus en plus complexe du point de vue de la technologie. Il faut simplifier le processus en considérant, bien entendu, les coûts de production. Il faut que le design questionne la technologie, les matériaux utilisés et qu'il laisse une place à celui qui fabrique l'objet pour arriver à faire des produits qui soient à la portée de tous.

4 Révélation

La chaîne

En 1972, en travaillant avec des industriels, je me suis rendu compte que la série industrielle traditionnelle n'était plus adéquate. L'expression philosophique ou politique qui émanait de la lecture d'une série industrielle où tous les objets sont identiques était très déprimante : elle porte un message dictatorial qui fait du standard un absolu. Tout comme le marxisme et le maoïsme qui voulaient que tous les êtres soient non seulement égaux, mais surtout identiques. Si un objet comporte un défaut, ce que j'appelle différence, on le jette. Tout cela est absurde, car c'est dans la différence qu'est la plus grande qualité. Cet objet planifié, prévu dans ses moindres détails, arrive à être différent : il y a là un message politique très fort. J'ai alors commencé à traiter l'objet sériel de telle façon, qu'avec une technologie simple, on obtienne des objets qui ne sont pas identiques, mais similaires, un peu à l'image de la société où les individus sont similaires mais pas identiques. Alors, pourquoi ne pas permettre à l'objet de devenir symbole de différence. C'est donc un message politique très fort. Cette vision a été particulièrement attaquée par les journaux communistes de l'époque qui me considéraient comme un intellectuel déphasé. Mais je pense avoir eu raison, car le marché de demain, si on

parle en terme de société, se dessine comme celui de l'objet unique. Des géants de l'automobile tels que Volvo ou Mitsubishi recherchent actuellement la voiture unique. Grâce à l'informatique et la robotique, il devient possible de particulariser l'objet, et pas seulement sa couleur, mais aussi ses composantes, ce, sans en augmenter les coûts de production. Donc si les compagnies automobiles orientent leurs recherches dans ce sens, il me semble que j'ai amorcé en 1972 un processus qui ouvrirait la voie vers une troisième révolution industrielle. C'est-à-dire que l'objet n'est plus standardisé, mais fait d'unicité. L'acheteur possède donc une pièce unique à prix standard. Le design conçu ainsi est une forme d'expression très puissante. De ce fait, le design est devenu une forme d'art avec un A majuscule parce que l'objet est confortable, parce qu'il devient message. Et parce qu'il rejoint la fonction utilitaire de l'art qui prévalait avant la période romantique.

5 Révélation

La forme

Je ne crois pas que le mot design représente grand-chose. L'actualité du design, qui est celle de la double fonction culturelle et pratique, ne se satisfait pas du terme design : il faudrait plutôt parler de créativité au service d'un média ou d'un autre. Design est un terme réducteur quand je pense à certains jeunes designers japonais, qui sont des créateurs beaucoup plus ouverts à l'évolution des choses que les designers traditionnels, habitués à penser simplement fonctionnel, répétant une technologie, travaillant pour l'industrie et répondant à des questions que le marketing pose, impose, et non aux besoins de la société.

On sait que les objets du design font encore appel à une idée de beauté qui ne correspond pas du tout à ce qu'est la réalité de notre époque. Pourquoi parle-t-on tant de beauté alors qu'il y a le sida, des guerres, des minorités qui souffrent. La forme de beauté que certains designers expriment n'a rien à voir avec cette réalité : encore une fois, c'est un discours à la Collège de France, quelque chose d'académique dont on peut se passer !

6 Révélation

L'avenir

On peut aussi s'interroger sur l'architecture de demain ; envisager une forme de bureaux, d'appartements plus gais, plus joyeux, plus optimistes, qui donneront aux gens le plaisir d'habiter de nouveaux espaces et qui seront aussi moins chers que ceux proposés par l'architecture traditionnelle. C'est notre rôle. Et si nous ne sommes pas capables de nous dédier à étudier ce genre de problèmes, la société nous marginalisera et pourra aussi très bien se passer de nous. Notre but est de ne jamais perdre contact avec la société. Et ce contact nous ne pouvons l'avoir qu'en observant les gens dans la rue et en interprétant leurs besoins qui changent chaque jour. Nous devons être capables de répondre avec des éléments qui sont projetés dans le futur, mais qui deviendront bientôt réalité, qui, en fait, sont déjà réalité. Voilà ma façon de travailler.